L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

Ab. pour Paris, 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N° 211. Vol. IX. — SAMEDI 13 MARS 1847.
Bureaux, rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
Ab. pour l'Etranger, — 10 — 20 — 40.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. *Portrait de mademoiselle Lola Montès.* — **Chronique musicale.** — **Courrier de Paris.** *Une Scène de la Fièvre brûlante*, du Palais-Royal; *deux Caricatures.* — **Un mois en Afrique.** III. Oran à vol d'oiseau, par M. Ad. Joanne. *Vue d'Oran, prise du Château-Neuf.* — **Bien de trop.** Nouvelle, par M. D. Fabre d'Olivet. (Suite.) — **Les Cafés de Paris.** *Dix Gravures.* — **La confrérie de la charité de Vernon.** *Cinq Gravures.* — **Etudes de carnaval comparé.** *Huit Caricatures*, par Cham. — **Bulletin bibliographique.** — **Revue des notabilités de l'industrie.** — **Annonces.** — **Modes.** Travestissements. *Une Gravure.* — **Principales publications de la semaine.** — **Rébus.**

Histoire de la Semaine.

Mademoiselle Lola Montès est, comme on dit en Angleterre, le *lion* de la semaine. Elle est presque, à elle seule, toute la politique extérieure. Il n'y a que la famine qui fasse plus de bruit que cette danseuse.

Quant à l'intérieur, les séances publiques de notre parlement ont présenté assez peu d'intérêt; mais les examens dans les bureaux et les votes qui les ont terminés en ont offert davantage et nous présagent de vives discussions.

Hormis le débat sur la proposition faite par M. Achille Fould de rayer du grand-livre onze millions et demi de rentes rachetées, dont les arrérages continuent à être portés au budget et sont servis à la caisse d'amortissement, la tribune est en quelque sorte demeurée muette. Dans cette discussion unique, c'est aussi le rôle qu'a fini par jouer M. le ministre des finances, qui, après avoir tracé à sa manière un exposé de la situation financière et des ressources du Trésor, ayant vu démontrer l'inexactitude des calculs qu'il avait mis en avant par l'auteur de la proposition et par M. Jules de Lasteyrie, a mieux aimé laisser au scrutin le soin de répondre à leurs arguments. Sensible à son embarras, la majorité a déclaré ne pas prendre en considération la proposition qui le lui causait.

Les bureaux, nous venons de le dire, ont au contraire été fort animés. La proposition de M. Duvergier de Hauranne les a passionnés plus qu'on ne pouvait s'y attendre, et la question d'autorisation de lecture a presque départagé la Chambre comme elle avait précédemment divisé la presse ministérielle. Cent soixante-treize voix ont voté pour que la proposition fût lue; cent quatre-vingt-sept s'y sont opposées, et comme dans ce partage la majorité de trois bureaux s'est prononcée favorablement, la proposition a été lue lundi dernier, et lundi prochain l'auteur la développera, et la Chambre se prononcera sur la question de prise en considération.

Les bureaux ont encore eu à nommer, après examen préalable, des commissaires pour le projet de loi proposant l'ouverture d'un crédit de 3,000,000 de francs pour l'établissements de *camps agricoles* en Algérie. Les bases d'après lesquelles seront formés ces camps agricoles sont les suivantes :

Un ordre du jour appellera les militaires à concourir à la formation des camps agricoles. Le concours des militaires sera facultatif et non obligatoire. Mais, pour être admis, les sous-officiers et soldats devront être au moins depuis deux ans sous les drapeaux en Algérie, et avoir encore environ trois ans de service à faire. Vingt-cinq ans de service seront exigés pour les officiers.

L'admission prononcée, les sous-officiers et soldats recevront un congé de six mois pour aller se marier. Eux et leurs femmes jouiront de l'indemnité de route pour aller et revenir. Ils pourront, en outre, emmener avec eux, aux mêmes conditions, des membres de leur famille autres que leurs femmes.

L'Etat fera construire, pour chaque famille de colon militaire, une maison, et y joindra un mobilier, un ou plusieurs lots de terrains cultivables, des bestiaux, des instruments de travail, les arbres à planter et des semences pour la première année.

En outre, pendant trois ans, les trois ans de service encore dus, les sous-officiers et soldats recevront de l'Etat les vivres, la solde, l'habillement, l'équipement et toutes les prestations de l'infanterie; et ils auront droit, de plus, à une ration de vivres pour chacun des membres de leur famille.

Ces différents frais du premier établissement élèveront la dépense à 3,000 francs pour chaque famille de colon militaire; soit 3,000,000 de francs pour 1,000 colons.

Nous ajouterons que chaque colon militaire devient propriétaire de son lot et de ses annexes immédiatement après son installation dans le camp agricole, de manière que si le colon meurt, sa femme ou ses parents lui succèdent et le remplacent dans tous ses droits.

Une forte majorité s'est prononcée dans les bureaux contre le système proposé par le gouvernement, et surtout contre la concession de domaines à des soldats en activité et qui seraient envoyés en France pour s'y marier. M. Dufaure a cité un exemple d'un essai de ce genre mis en pratique. On a envoyé d'Afrique à Toulon, a-t-il dit, pour y contracter mariage, cinq cents hommes qui devaient y rencontrer cinq cents femmes qu'on avait fait venir de différentes parties de la France. Après d'assez scandaleux débats sur le choix des femmes, on est parvenu à faire ces mariages tant bien que mal. Il est resté même une femme qui ne rencontra pas de mari; on a été obligé de lui donner une dot de 600 fr. pour l'indemniser. Enfin ces femmes furent amenées avec leurs maris en Afrique, mais au bout de six mois, après avoir mangé leur argent, toutes ces femmes avaient *décampé* et s'étaient enfuies avec d'autres soldats.

Sur dix-huit commissaires nommés par les neuf bureaux, quatorze ou quinze se sont nettement prononcés contre le projet du ministère, ou plutôt du maréchal Bugeaud.

Fraudes administratives. — Dans les derniers jours de l'ancienne législature, sur la proposition de l'honorable M. Lanjuinais, et après avoir entendu les explications de M. le ministre de la guerre, la chambre des députés déclarait, dans un ordre du jour motivé, que les ministres de la guerre et de la justice auraient à rendre compte, dans les premiers jours de la session suivante, des mesures administratives et judiciaires qui auraient été prises à l'occasion des complices du déficit Bénier.

Ce Bénier, émule du caissier Kessner, était directeur, pour le compte de l'Etat, de la manutention générale des vivres, et c'était lui qui faisait acheter et gardait en magasin les blés et les farines employés dans la confection

Mademoiselle Lola Montès, copie d'un pastel exécuté d'après nature, par M. Dartiguenave.

du pain nécessaire à la garnison de Paris; mais, profitant de la confiance, vraiment aveugle, qu'avaient en lui ses supérieurs, cet homme spéculait avec l'argent de l'administration; et, lorsqu'après sa mort on vérifia l'état de sa caisse et des magasins confiés à sa garde, on trouva un déficit qui ne s'élève pas à moins de 5 à 600,000 fr. Mais ce qui donnait à la responsabilité administrative une gravité extrême, c'est que Bénier avait été exempté de fournir le cautionnement qu'on exige de tous les agents comptables.

Comme la petite session par laquelle la nouvelle législature a été inaugurée n'était pas considérée comme une session d'affaires, on ne jugea pas convenable de porter devant la Chambre le résultat de l'enquête qui avait dû être faite à cette époque; mais le ministère, pouvant, d'un instant à l'autre, être interpellé sur cette grande affaire, s'est décidé à se mettre en mesure.

Un conseil d'enquête a prononcé, il y a quelques jours, sur le sort de M. l'intendant militaire Joinville, coupable, dit on, d'un défaut de surveillance et d'une négligence impardonnables. Cet administrateur est mis à la réforme; et M. Boissy-d'Anglas, qui était intendant militaire de la première division, est admis à faire valoir ses droits à la retraite, et remplacé à son poste par M. Mercion d'Arc.

Rien maintenant l'enquête judiciaire, dont les résultats pourront provoquer des mesures bien autrement sévères contre ceux qu'elle désignera à la justice.

TROUBLES CAUSÉS PAR LA CHERTÉ DES SUBSISTANCES. — La cour d'assises de l'Indre vient de prononcer sur le sort des accusés des désordres et des crimes commis à Buzançais. Trois condamnations à mort, quatre condamnations aux travaux à perpétuité, dix-huit aux travaux forcés à temps, un acquittement, tel est l'arrêt que la cour a rendu conformément à la déclaration du jury. Les départements de la Dordogne, de Tarn-et-Garonne et plusieurs autres ont été encore le théâtre d'agitations qui, pour n'avoir pas le même caractère sanglant, témoignent néanmoins des mêmes inquiétudes et doivent faire comprendre combien est grave cette question de subsistances, qu'on eût peut-être plus facilement résolue, si on n'eût pas attendu pour la aborder.

Du reste les mêmes inquiétudes et des désordres semblables éclatent à l'extérieur. Je toutes parts, et, sans parler de nouveau de l'Irlande, où la faim mit sonne la population comme le libéra pourrait le faire, en Ecosse, en Belgique, en Italie des troubles sérieux éclatent et s'étendent.

BAVIÈRE. — Mais la faim n'agite pas seule les populations; l'amour tant des siennes en Bavière. Mademoiselle Lola Montes, que ses duels à la cour vie hée avec les gendarmes de Berlin, que son rôle dans le procès Durarrier, nous ont beaucoup plus fait connaître que ses débuts à la Porte-Saint-Martin, mademoiselle Lola Montès a su prendre sur le cœur sexagénaire de Sa Majesté bavaroise un empire qui eût pu servir de texte à quelques causeries scandaleuses, mais qu'on semble vouloir exploiter pour faire triompher une coterie politique et au besoin amener une révolution.

Quoi qu'il en soit, le ministère dont M. Abel était chef s'est retiré après avoir adressé au roi une note menaçante, et il a été remplacé par MM. de Maurer, de Weigand, de Pessing et Zenetri, dont les opinions sont opposées aux opinions des ministres démissionnaires.

Plusieurs articles de la *Gazette de Munich* semblent prouver en effet qu'il s'agit bien réellement d'un changement de système en faveur des principes libéraux. Ce journal ajoute que le nouveau cabinet sera favorable à la liberté de la presse, la plus sûre de toutes les garanties. Mais des lettres de Munich du 3 ont annoncé que, par suite des menées en œuvre, cette capitale avait été le théâtre de désordres assez sérieux.

EGYPTE. — On écrit d'Alexandrie, le 21 février, que le projet de M. Linant-Bey de Bellefonds, sur le percement de l'isthme de Suez, a subi l'examen de trois ingénieurs de différentes nations, l'un français, M. Paulin Talabot; l'autre anglais, M. Stephenson; le troisième autrichien, M. Negrelli. Après cet examen, une société d'étude du canal de Suez s'est formée au capital de 150,000 fr. aux trois groupes des différentes nations d'où sont les ingénieurs. Chacune a versé 50,000 fr. pour l'étude du projet. Chaque groupe envoie un ingénieur. Ils sont attendus très-prochainement.

TURQUIE. — Nous avons dit que dernièrement, à Janina, la populace, exaspérée contre deux malfaiteurs, voulut forcer la maison du consulat de France, où elle les croyait déposés; et qu'heureusement le courage et la fermeté déployés dans cette circonstance par le consul de France, M. Sabatier, continrent les assaillants et prévinrent de graves désordres. Dès que ces faits furent connus à Constantinople, le ministère s'empressa de prendre des mesures commandées par la circonstance. Le kéhaya du pacha de Janina et l'un des membres du conseil, Véhib-effendi, accusés d'avoir encouragé les perturbateurs, sont destitués et appelés à Constantinople pour être jugés par le conseil de justice. Un commissaire va être envoyé sur les lieux pour procéder à une enquête et faire arrêter les coupables. En même temps, le ministère des affaires étrangères a écrit à M. Sabatier une lettre propre à effacer le mauvais effet causé par cet incident.

Une grave complication est survenue dans les relations de la Porte Ottomane et de la Grèce :

M. Massurus, ministre du sultan à Athènes, avait refusé de délivrer un passe-port pour Constantinople au colonel Tzamikaras, aide de camp du roi Othon, sous prétexte que ses instructions lui défendaient formellement d'accorder des passe-ports pour la Turquie à tous ceux qui avaient pris une part active à l'expédition de 1841. Le lendemain de cet incident, suivant la version de M. Massurus, il assistait au bal de la cour; le roi saisit cette occasion pour s'approcher de lui et lui dire : « Je espérais que le roi de la Grèce montrait plus le respect que vous n'en avez montré, monsieur. » puis aussitôt le prince s'éloigna. Ainsi interpellé publiquement, et avec une certaine vivacité, devant tous les membres du corps diplomatique, M. Massurus ne répondit pas; mais, sans attendre que le roi eût quitté le bal, il se retira brusquement avant minuit, après avoir échangé quelques mots avec M. Coletti, sir Ed. Lyons et M. Maurocordato.

La Porte, ayant complétement approuvé la conduite de son ministre, avait demandé au gouvernement grec une réparation; elle exigeait de M. Coletti une lettre dans laquelle, au nom du roi Othon, il exprimerait ses regrets au sultan de l'interpellation adressée publiquement à M. Massurus dans une forme insultée. A la suite d'un conseil de cabinet, M. Coletti a refusé la satisfaction demandée, et le ministère, suivant les instructions de son gouvernement, s'est embarqué le 14 février au Pirée avec toute sa légation, et est arrivé à Constantinople le 17.

On assure, dit à cette occasion le *Journal de Constantinople*, que Son Excellence Ali-effendi, ministre des affaires étrangères, a écrit une lettre particulière à M. Coletti, dans laquelle il serait dit que, M. Coletti ayant déclaré, par une note à M. Argiropoulo, chargé d'affaires de Grèce à Constantinople, qu'il accepterait entièrement la responsabilité des paroles royales, la Porte s'adressait à lui pour lui annoncer qu'elle avait été blessée profondément de l'insulte faite à son représentant à Athènes. — Dans cette circonstance, comme toujours, la Porte a reçu du corps diplomatique un concours assuré : plusieurs communications ont eu lieu entre elle et MM. les ambassadeurs. Vendredi soir, les représentants des cinq grandes puissances se sont réunis chez Son Excellence M. l'ambassadeur de France. Le lendemain, une seconde conférence a eu lieu chez Son Excellence M. l'internonce, on suppose, sur le même sujet. Enfin, on dit que M. le baron de Bourqueney a retardé de vingt-quatre heures le départ du bateau français, pour faire connaître au représentant de la France à Athènes les résolutions de la Porte.

Dans une dépêche que M. Coletti a écrite à M. Argyropoulo, l'envoyé grec à Constantinople, il s'exprime ainsi : « J'ai souvent regretté le peu de concours que je croyais rencontrer chez le ministre ottoman à la cour hellénique pour l'achèvement d'une œuvre sincèrement entreprise à Athènes, sincèrement souhaitée à Constantinople, mais quelquefois délicate des deux côtés. Je vous ai souvent dit que, dans les incidents journaliers que le voisinage des deux états et leur passé font naître, je déplorais que M. Massurus n'apportât point à ces questions de détail l'esprit de conciliation et de bienveillance qui, cependant formait la base des rapports généraux des deux gouvernements. Malgré cela, le gouvernement du roi s'est toujours scrupuleusement attaché à ne pas méconnaître dans sa personne le caractère d'un accrédité en Grèce par une puissance amie. C'est M. Massurus lui-même qui, dans la circonstance présente, a porté atteinte à ce caractère, en oubliant les obligations de haute convenance qu'il lui imposait, et que Sa Majesté d'accord avec son gouvernement, s'est vue dans la pénible nécessité de lui rappeler. »

La dépêche est suivie d'un post-scriptum dans lequel M. Coletti donne un démenti formel aux détails donnés par M. Massurus dans la lettre qu'il lui a écrite, et qui il affirme n'être point exacts.

ESPAGNE. — Guizona en Catalogne a subi le sort de Cervera : cette ville a été surprise le 16 au soir par les carlistes. Le petit détachement qui y était en garnison, forcé de se replier devant l'ennemi, a dû rendre les armes. La bande a quitté à quatre heures Guizona, où elle était entrée à une heure, se dirigeant vers la montagne, après avoir fait prisonniers onze soldats et un caporal. On croit que les forces carlistes se composent maintenant de cinq petites divisions, et l'on s'attendait à de nouvelles attaques sur divers points.

PORTUGAL. — Un journal anglais, l'*Express*, annonce, d'après une correspondance de Vigo, en date du 19 février, que l'attaque d'Oporto aurait eu lieu le 1er mars. A cette date, on avait entendu dans la direction d'Oporto le bruit d'une forte canonnade.

INCENDIES DE SALLES DE SPECTACLE. — On écrit de Stuttgardt (Wurtemberg), le 26 février :

« Le nouveau et magnifique théâtre de la cour, de Stuttgardt, vient d'être considérablement endommagé par un incendie. A la représentation d'avant-hier, dans le quatrième acte de l'opéra de *Liechtenstein*, de M. Lachner, pendant que la scène représentait une forêt avec une grotte remplie de nuages, des flammes sortirent du plancher du théâtre et se communiquèrent aux arbres, aux coulisses et à la toile du fond, qui, au bout de quelques moments, présentaient un vaste embrasement.

« La plupart des spectateurs se précipitèrent vers les portes, où il y eut une presse terrible, qui serait devenue encore beaucoup plus forte, si le prince royal, qui avec sa femme honorait de sa présence la représentation, n'avait pas exhorté le reste du public à attendre tranquillement, comme il le faisait lui-même, son tour de sortie; conseil qui a été suivi, et grâce auquel personne n'a été blessé.

« Il paraît certain que l'incendie a été causé par la défectueuse construction des appareils servant à chauffer la salle par l'air chaud. »

— A Carlsruhe, le 28 février, une draperie de la loge du grand-duc de Bade avant été agitée par le vent, et poussée sur un bec de gaz suivant une version, un bec de gaz ayant crevé suivant une autre, le feu se communiqua rapidement aux boiseries des devantures des loges, et fit en un clin d'œil le tour de la salle. Elle était comble; c'était un dimanche, et des familles entières y étaient réunies. Le nombre des victimes a été considérable, et aujourd'hui encore on ne saurait le déterminer. Voici l'extrait d'une curieuse lettre que l'*Impartial du Rhin* publie, en date de Carlsruhe, 2 mars :

« On commence à voir dans toute son étendue le malheur qui a frappé notre ville lors de l'incendie du théâtre grand-ducal. Depuis trois jours, on est occupé sans relâche à retirer les cadavres de dessous les décombres et à les transporter au cimetière, où les recevra une tombe commune. Presque tous ces cadavres sont mutilés et tout à fait méconnaissables. C'est un spectacle navrant de voir ainsi confondus les corps inanimés, brûlés, d'enfants et d'autres personnes de tout âge. Tous les renseignements cependant s'accordent à dire que ces infortunés, la plupart du moins, sont morts asphyxiés, et qu'ils n'ont pas enduré la mort lente et douloureuse qu'occasionne le feu.

« Voici ce qu'on mande à la *Gazette de Carlsruhe* par rapport à cette dernière assertion :

« D'après de nombreuses informations, qui toutes sont d'accord sur ce sujet, on peut croire avec certitude que les infortunés morts dans l'incendie du théâtre n'ont pas péri par les flammes; assoupis par le gaz, ils ont perdu connaissance et ont été asphyxiés avant que le feu ait pu les atteindre.

La *Gazette de Carlsruhe* contient aussi les noms des personnes qui se sont particulièrement distinguées par leur intrépidité en portant des secours aux malheureux menacés de mort. Parmi ces noms, nous lisons ceux de plusieurs pères de famille qui, oubliant les dangers auxquels ils s'exposaient, ont été assez heureux pour sauver la vie à plusieurs de leurs compatriotes; un chanteur, le sieur Rieger, a sauvé six jeunes filles qui sans lui périssaient immanquablement.

NÉCROLOGIE. — Méhémet Reschid-pacha, qui commandait les troupes turques à la bataille de Nézib, vient de mourir à l'âge de quarante-cinq ans. Il était séraskier de l'armée de Roumélie. — M. Ducis, peintre distingué, dont la galerie du Luxembourg possède plusieurs ouvrages, et neveu du poète tragique, est mort dans un âge plus avancé.

Chronique musicale.

Christophe Colomb. — Ode-symphonie.

M. Félicien David vient d'obtenir un nouveau succès, aussi grand, aussi plein que celui qui, dès le début de cet éminent artiste, donna tout à coup à son nom une si éclatante célébrité. L'ode-symphonie *le Désert* a maintenant son digne pendant; peut être même, au moins dans plusieurs parties, la nouvelle ode-symphonie, *Christophe Colomb ou la découverte du Nouveau Monde*, est-elle supérieure à son aînée. C'est ce dont les exécutions suivantes mettront le public à même de juger. En attendant, autant qu'on peut le faire après une seule audition d'une œuvre de longue haleine et de cette portée, nous allons essayer d'en donner une idée à nos lecteurs.

Le sujet est des plus beaux qui se puissent trouver; et il est disposé, musicalement, d'une manière parfaite. La division en quatre parties, en fournissant des moments de repos nécessaires à l'attention de l'auditeur, permet à celui-ci de suivre sans fatigue, et avec un intérêt toujours croissant, le développement de l'action poétique qui se déroule à son esprit et à ses oreilles plus encore qu'à ses yeux.

L'orchestre, dans une introduction d'un mouvement lent, d'un sentiment un peu inquiet et vague, où l'on sent comme une sorte de douloureuse oppression, exprime d'abord les appuiés de ce départ qui dut faire battre les cœurs si violemment, alors que le hardi navigateur et ses compagnons allaient s'aventurer sur les mers inconnues. Durant cette symphonie, des strophes déclamées par un personnage non chantant, que nous nommerons, si l'on veut, le narrateur, exposent au public la situation des autres acteurs du drame. A ces strophes, succède un monologue de Colomb, récitatif et air. Le chant de ce dernier manque peut-être un peu de noblesse et de fermeté; il se distingue plutôt par une douce confiance, une insouciance gracieuse, qui n'est pas tout à fait en rapport avec la noble figure de Colomb; toutefois, l'expression s'élève davantage sur ces vers :

> Partons! le ciel l'ordonne;
> Sur l'abîme dompté,
> Méritons la couronne
> De l'immortalité!

Le morceau suivant, où les voix du chœur se mêlent à la voix du chef pour lui jurer fidélité et s'exalter au récit de ses promesses, est plus énergique, partant plus vrai, plus remarquable. Il a été très-applaudi, comme il méritait de l'être. Le narrateur reprend la parole pour nous apprendre que les mères et les fiancées viennent dire un dernier adieu à leurs fils, à leurs amants; tandis que la symphonie fait entendre des sons plus doux, des harmonies mélancoliques. Fernand et Elvire chantent un duo d'amour, avec force serments d'éternelle constance. La mélodie de ce duo est d'une distinction charmante et simple; le mélange heureux des deux modes majeur et mineur, lui donne un caractère de naïveté particulière; le dessin mélodique des instruments à vent, qui ramène le thème à deux voix, est original sans affectation; enfin, l'effet sourd du canon et les accords lugubres qui viennent s'entremêler aux derniers accents des deux amants ont fait beaucoup applaudir ce morceau. Le narrateur nous montre ensuite le navire s'éloignant du rivage, pendant que des accords majestueux s'élevant graduellement de l'orchestre transportent d'admiration l'esprit de l'auditeur, à la pensée du premier pas de ce sublime voyage. Cette situation a été merveilleusement sentie par le musicien-poète. Le public y a répondu par des salves d'applaudissements bruyantes et prolongées. La prière du peuple, sur la rive, dont le chant est dit par les voix des femmes, morceau délicieux; la reprise du chœur des navigateurs, qui se fait entendre dans le lointain; un adieu plaintif et tendre que les femmes leur adressent encore, dont le rhythme et l'intensité sonore vont toujours décroissant, comme s'il était en réalité emporté par le vent; tels sont les éléments dont se compose la fin de la première partie de cette œuvre, et qui en font une page musicale extrêmement poétique, rendue d'ailleurs avec le plus souhaitable talent.

La deuxième partie offre le tableau musical d'une nuit des tropiques. Elle commence par un andante symphonique dont

le chant, exécuté par le cor et la clarinette, est calme et paisible, comme un de ces magiques instants où, ainsi que le dit le narrateur, durant cette symphonie :

Le ciel, sur le sommeil de la terre et des eaux,
Arrondit sa tente étoilée.

Un petit mousse chante ensuite de sa voix enfantine une douce et jolie chanson. Puis, lorsque tout se tait dans un profond silence, les génies de l'Océan entonnent un chœur mystérieux. Bientôt le chœur de l'équipage y répond en exprimant l'extase où le jettent ces harmonies inconnues et sublimes. Peu à peu, les deux chœurs s'unissent, et le chant argentin des génies accompagné par les voix mâles, mais contenues des navigateurs, produit un effet des plus ravissants. La scène suivante, intitulée *le Quart*, qui renferme une rêverie de Fernand, une chanson espagnole de marinier, avec chœur, ne nous a pas semblé à la hauteur de ce qui précède; la chanson surtout n'a pas un coloris local assez prononcé. Nous préférons le chœur de matelots qui succède, chœur bachique, pendant lequel les violons exécutent un dessin rhythmique qui a de l'entrain et de l'originalité. Après ce morceau, le narrateur reprend la parole; il annonce l'approche de la tempête, pendant que les sourds mugissements de l'orchestre l'annoncent de leur côté. La tempête éclate. Nous avouons avoir besoin d'entendre encore une fois cet effet d'orchestre pour en apprécier exactement le mérite. A la tempête se joignent les plaintes des matelots; le calme survient bientôt; et la reprise du chœur bachique termine le second épisode de ce poëme.

La révolte de l'équipage contre Colomb, fait le sujet de la troisième partie. L'orchestre exprime par des harmonies lourdes et traînantes le calme plat de la mer. En même temps, le narrateur déclame cette strophe que nous ne pouvons résister au plaisir de citer :

Un calme désolant, un silence de tombe,
Entourent le vaisseau; la mer dort, le vent tombe;
Bientôt se déroule à leurs yeux
Le tranquille horizon de la zone torride,
Grand désert de saphir, qu'aucun souffle ne ride;
Et le pilote soucieux,
Qu'un azur infini couvre de son mystère,
Ne voit que le soleil, sublime solitaire,
Entre l'Océan et les cieux.

Il était difficile de décrire la situation d'une manière plus belle et plus poétique. Aussi, ces beaux vers n'ont pas manqué de soulever des applaudissements unanimes. La scène de la révolte, qui contient un chœur, un récitatif et un air de Colomb, et puis encore un chœur, est de celles que nous remettons à juger plus tard. En général, M. Félicien David ne nous semble pas apte à peindre tout ce qui exige de la véhémence dans le coloris. On dirait que son cœur ne comprend pas la colère, que toutes les passions humaines s'effacent pour lui et se concentrent dans le seul sentiment extatique et contemplatif qui ravit son âme, naturellement bonne, devant l'imposant spectacle des grandes et silencieuses beautés de la divine création. Ces heureuses qualités reparaissent lorsque Colomb, apaisant ses compagnons, qui chantent à peu près comme des gens qui ne demandent pas mieux que d'être apaisés, leur montre le ciel souriant au cri de leurs douleurs, et la brise qui « apporte au navire un parfum d'arbres et de fleurs. » A ces mots succède un chœur de reconnaissance : *Gloire à Colomb! Dieu l'écoute!* etc., beau morceau qui doit beaucoup gagner à être entendu plusieurs fois.

La quatrième partie, incomparablement la plus belle de toutes, exigerait une analyse détaillée que l'espace ne nous permet pas de faire aujourd'hui, mais sur laquelle nous aurons, sans aucun doute, plus d'une occasion de revenir, tant le succès a été grand, mérité, et nous semble destiné à un retentissement plus grand encore que celui du premier succès de M. Félicien David : l'un est, pour ainsi dire, le corollaire, la consécration de l'autre; et désormais la réputation de l'auteur du *Désert* et de *Christophe Colomb* est établie sur les bases les plus solides et les plus incontestables. Pour justifier cette opinion, qu'on pourrait croire exagérée, il suffira de dire que dans cette quatrième partie, intitulée *le Nouveau Monde*, quatre morceaux consécutifs ont successivement mérité les honneurs du bis, unanimement réclamés avec des battements de mains d'un enthousiasme indicible. Ces morceaux sont un andantino symphonique, entremêlé d'une strophe déclamée, qui aboutit à un chœur éclatant et grandiose : *Terre! terre! O transport!* — *Voilà le Nouveau Monde!* Un air de danse de sauvages de la plus remarquable originalité; un chœur de sauvages, qui ne tardera pas à être populaire; enfin une élégie chantée par une mère indienne, cantilène d'une suave simplicité, dont chaque couplet est accompagné d'une manière piquante et variée par les violons, le cor anglais et les violoncelles. Ajoutons que madame Sabatier l'a délicieusement interprétée. Cette quatrième partie renferme encore un brillant effet d'orchestre, qui suit l'élégie de la mère indienne, et précède un beau récitatif de Colomb. Le chœur final, par malheur, n'est pas aussi saillant. M. Félicien David y devrait, croyons-nous, substituer un autre morceau pour faire de cette partie de son œuvre un tout parfaitement beau et admirablement homogène.

En résumé, la journée du 7 mars est une belle victoire pour M. Félicien David. Tout le monde a entendu son ode-symphonie *le Désert*; tout le monde voudra de même, nous n'en doutons pas, entendre son ode-symphonie *Christophe Colomb*.

Madame Sabatier, MM. Wartel, Barbot, Grignon et le jeune Manson se sont bien acquittés de leurs parties solos. L'orchestre conduit par M. Tilmant, et les chœurs dirigés par M. Biche Latour, méritent aussi beaucoup d'éloges. — Nous allions oublier de dire que les auteurs des paroles sont MM. Méry, Ch. Chaubet et Sylvain Saint-Etienne. Aux quelques vers que nous avons cités, on a certainement reconnu le premier de ces trois poëtes. Mais se mettre à trois pour écrire les paroles d'une ode-symphonie, on nous permettra de trouver que c'est beaucoup; comme on nous permettra aussi de conseiller à M. Félicien David de chercher pour une autre fois un narrateur moins emphatique dans sa déclamation et moins affecté du désagréable délant de grasseyer.

— Les personnes, en grand nombre, qui ne peuvent, faute de place, assister aux représentations du Théâtre-Italien, apprendront avec plaisir que M. Galli, le doyen des *bassi cantanti*, donnera le mercredi 17 mars, à deux heures précises, dans la salle Herz, une solennité musicale, pour laquelle tous les chanteurs italiens lui prêteront leur concours. C'est la seule occasion de l'hiver où l'on peut jouir, hors du théâtre où ils sont attachés, de ces beaux talents qui dans peu de jours vont nous quitter. Aucun n'y manquera.

— Vendredi de la semaine dernière, les quatre chanteurs instrumentistes hongrois, MM. Zorer, Weiss, Schwartz et Grunzwag, que les abonnés de *l'Illustration* connaissent déjà par le dessin et la notice qui leur ont été offerts (Voir p. 318, t. VIII), ont paru sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique. C'est une chose vraiment curieuse que la manière dont ces chanteurs imitent avec leur voix le cor, le hautbois, le cornet à pistons et le violoncelle. Mais ce qu'on ne saurait surtout trop admirer en eux, c'est la justesse d'intonation, la sûreté et la précision de la mesure, la légèreté de certains traits, la finesse de nuances, qui font qu'on ne se lasserait pas de les écouter, plus encore dans un salon que sur un théâtre. Aussi, partout où ces singuliers chanteurs instrumentistes se sont montrés cet hiver, ont-ils été reçus, après le premier moment d'étonnement, par des applaudissements sincères. Le public de l'Opéra-Comique, ce soir-là très-nombreux, leur a fait le même accueil flatteur. Et si l'on considère la disproportion de rapports entre la capacité de la salle de la rue Favart et les moyens d'effet de ces excentriques musiciens, on jugera que, pour être aussi chaleureusement applaudis, il faut qu'il y ait réellement dans ces chanteurs quelque chose de plus qu'un fait de simple curiosité. Ce quelque chose, c'est l'art, l'art toujours admirable, sous quelque forme qu'il se présente.

— L'Orphéon a donné, dimanche passé, au Cirque des Champs-Elysées, la première des trois séances chorales que l'autorité municipale de la ville de Paris autorise annuellement, témoignant ainsi de sa sollicitude pour l'enseignement du chant dans les classes populaires. Nous rendrons incessamment compte de ces intéressantes solennités.

GEORGES BOUSQUET.

Courrier de Paris.

Aurions-nous exagéré en disant, samedi dernier, que le carême avait une face de carnaval, et qu'il prolongeait indéfiniment la joyeuse saison? On nous assure, au contraire, qu'il est plus que jamais cette année un temps de pénitence, de mortification et de jeûne. De jeûne forcé, oui sans doute, et pour un trop grand nombre de malheureux; mais pour les puissants et les riches de ce monde, nous n'avons pas lieu de nous dédire, et voici une éclatante confirmation de nos paroles, c'est la présente semaine. On n'a-t-on pas dansé, polké, chanté, instrumenté et soupé? Depuis le salon jusqu'à la mansarde, le plaisir s'est montré à tous les étages, et a fait irruption dans tous les domiciles: la diplomatie a eu ses dîners de la Mi-Carême et ses routs, la ban que ses fêtes dorées, le beau monde aristocratique ses concerts, et il n'est pas jusqu'à la petite bourgeoisie qui n'ait tiré son petit feu d'artifice du jeudi. Paris peut donc passer, en ce moment, pour le séjour le plus animé et le plus réjouissant du monde; mais les difficiles et les humoristes, qui ne sont jamais à court d'objections, ne manqueront pas de dire que ce sourire général n'est qu'une grimace, que toute cette gaieté n'est que le masque de l'ennui, et qu'après tout il n'y a rien de plus triste qu'une ville de plaisir.

Si les maisons s'illuminent, si les spectacles regorgent, les temples et les lieux saints et sacrés ne sont point déserts. Le carême fait de la piété une vertu de circonstance; il y a par conséquent confusion manifeste du ciel et de la terre, et un mélange fort bruyant du temporel et du spirituel. Ce n'est pas pour rien que la Charte autorise la liberté des cultes: on réunit donc dans le même programme l'Eglise et l'Opéra, on marie la chaire et le théâtre, le sacré s'allie au profane, on danse avec des sentiments contrits. La dévotion se montre en manches courtes, et la pénitence à des allures fort décolletées.

Citons la soirée de M. l'ambassadeur d'Autriche, comme étant celle qui a fait le plus de bruit, bien qu'elle se soit passée en petit comité. Le salon de M. l'ambassadeur a été le terrain neutre où la France et l'Angleterre se sont donné la main dans la personne de M. Guizot et de lord Normanby. Depuis cette entrevue, on s'est réconcilié à la fourchette, et la querelle suscitée à propos d'un bal s'est définitivement éteinte dans les fumées d'un gala. Eu plus haut lieu, on prépare des fêtes en l'honneur de la reine mère d'Espagne et du roi des Belges. Pour célébrer cette bienvenue, il est question d'une nouvelle représentation d'*Athalie* sur le théâtre de la cour et d'un bal andalou dans les appartements de M. le duc de Nemours. Des rattinés politiques veulent absolument reconnaître dans cette réunion de trois têtes couronnées les éléments d'un congrès. En cette grave matière, et de ces grands projets tout ce que nous pouvons dire, c'est que le célèbre Borrajo a été mandé à Paris pour tout le temps que Sa Majesté la reine Christine y séjournera. Qu'est-ce que le senor Borrajo? demandez-vous, un diplomate? Non.— Un danseur? — Pas davantage. — Un torador? — Vous n'y êtes pas. Borrajo est le tailleur le plus renommé de Séville pour la confection des costumes nationaux. Quand M. le duc de Nemours visitait l'Espagne en compagnie de son frère M. le duc d'Aumale, il fit présent à la *primera espada*, ou première épée de la tauromachie espagnole, au fameux Montès, en un mot, d'un poignard indien, orné de rubis d'une grande valeur, et le *torcador*, reconnaissant du cadeau demanda au prince la permission de lui offrir un costume complet de *majo* andalou. C'est ainsi que Borrajo, qui habille Montès, travailla pour le duc de Nemours, et l'habit offert au prince lui trouvé d'un si bon goût et d'un si grand style, qu'on se promit bien d'avoir recours au talent de l'habile artiste à la première occasion.

Les princes et la cour, puisque nous y sommes encore, ont pris sous leur patronage le bal de bienfaisance au profit de la colonie de Petit Bourg. Au moment où nous écrivons, tout Paris, c'est-à-dire le Paris élégant et charitable, se dirige vers l'Opéra-Comique, où la fête doit avoir lieu. Les jeunes princesses de la famille royale ont promis d'y assister; bienheureuse présence, qui est tout à la fois un ornement, un charme et un bienfait.

Après les princesses royales, les princesses de théâtre. Chaque année, à la même époque, ces dames honorent de leur souscription la fête destinée au soulagement des artistes dramatiques frappés par l'âge ou la maladie. Y a-t-il une misère plus digne de leurs sympathies que celle des Agnès sexagénaires et des Célimènes en ruine? Néanmoins, ce n'est pas sans quelque peine, dit-on, que l'on est parvenu à s'assurer leur concours entier pour cette bonne œuvre. Aucune d'elles ne refuse son obole au malheur, mais on obtient difficilement leur présence; tant d'hommages qui les attendent n'exercent sur leur cœur aucune séduction, et un très-petit nombre d'entre elles consentent ordinairement à venir recueillir le bénéfice de leur bonne action. Il est vrai que, cette année encore, toutes sortes de soins réclamaient ailleurs la présence de la plupart de ces dames, et motivaient un refus qu'on ne saurait imputer à leur manque d'humanité et encore moins d'esprit de corps. Qui ne sait qu'Hermione et Clarisse vont se marier, qu'Eliante et Dorine font leurs malles pour Albion, ensuite, Gisèle ne danse qu'à l'Opéra, et la masse des Agnès et des Frétillon ne danse pas du tout... par ordre. Heureusement la diplomatie de M. le baron Taylor s'est mise à temps en campagne, et nous nous sommes convaincu l'autre soir que l'éloquence de ce saint Vincent de Paul des comédiens avait vaincu les scrupules des plus récalcitrantes. La réunion a été charmante, grâce à leur concours actif, et tout le monde y a gagné.

Les comédiens et les comédiennes, c'est une transition toute trouvée pour vous parler de ce qui s'est passé au théâtre. Le Vaudeville nous a offert une assez grande nouveauté, la comédie en vers, et une intention de satire contre la collaboration et les collaborateurs. L'exploitation du talent par le savoir-faire; la verve, l'esprit, le style, l'art enfin, mis en coupe réglée par l'industrialisme littéraire, tel est l'abus auquel s'en prend un jeune auteur, et le fantôme qu'il pourchasse et qu'il pourfend de son mieux. A vrai dire, la collaboration, ainsi que l'entend M. Jousserandot, et sous les traits qu'il lui prête, n'existe pas. Toute œuvre collective qui n'est pas anonyme, porte toujours en réalité le nom de son véritable auteur. Tel écrivain peut, comme Briarée, s'aider de cent bras pour recueillir les matériaux de son œuvre et en établir les assises, mais il n'y a qu'une exécution comme il n'y a qu'une pensée. Des exemples contraires, si toutefois il en est qu'on puisse citer, seraient très-rares, et l'exception ne compte jamais comme trait de mœurs. Ce n'est pas que la *collaboration* ne puisse offrir son côté comique; il ne s'agirait pour cela que de changer les termes de la question et de déplacer les rôles: alors le personnage ridicule nous semblerait être celui des collaborateurs en sous-ordre qui s'attribuerait exclusivement l'honneur de l'ouvrage, et *s'en donnerait les gants*; vieille histoire d'ailleurs et vieux sujet de comédie dont La Fontaine a tiré parti : *le Geai paré des plumes du Paon*. Du moment que l'auteur des *Collaborateurs* tournait ainsi le dos à la vérité d'observation et de mœurs, il était exposé, pour être piquant et gai, à tomber dans la satire directe et l'allusion, mais c'est un reproche que la critique ne saurait lui faire: son Florensac, le manufacturier universel, qui entreprend toute espèce de fourniture, roman, drame, vaudeville, histoire, au plus juste prix, est le signalement non plus que la caricature de personne: c'est un bon enfant, ni trop vaniteux, ni trop avide, que ses collaborateurs jouent par dessous jambe et à qui ils escamotent, sans qu'il s'en fâche le moins du monde, une femme, une dot, et les trois quarts de sa gloire. Assurément, comme peinture contemporaine, voilà de l'imprévu. Du reste, cette jaserie, très-agréablement rimée, a été fort bien accueillie par le public; on ne saurait mieux prendre son plaisir en patience.

La *Fièvre brûlante*, du Palais-Royal, c'est Ravel, et peut-être, n'en devrions-nous pas dire davantage: comment analyser une folie, et disséquer une charge? Ravel vous représente l'amoureux des onze mille vierges, aussi timide qu'il est amoureux. Au frôlement d'une robe, le sang lui monte au visage; à l'aspect d'une femme, il entre en faiblesse, il a chaud, il a froid, il a la fièvre, une fièvre brûlante! Dans cet état peu normal, Ravel poursuit de ses déclarations entortillées une dame de charité qui lui répond : « Passez votre chemin, jeune homme, j'ai mes pauvres. » Pendant la conversation, il a cassé un carreau et une chaise, simple prélude aux tentatives les plus criminelles. Dans son délire, il se tire un coup de pistolet et brise une glace; après cette belle équipée, il court se réfugier dans un bal où il retrouve la dame de ses pensées en compagnie d'un couple affreux, sexagénaire et moscovite. Notre fou, prenant ce M. Renardoff pour le mari de sa belle, se livre derechef aux extravagances les plus déplorables; il fait sauter tous les bouchons, il boit dans tous les verres, il embrasse toutes les femmes; puis, confus de tant d'excès, il se précipite tête baissée par la fenêtre, et s'en va tomber dans un tombereau de fumier. Au troisième acte enfin, car cette *Fièvre brûlante* se divise en trois accès, le rondinal se jette dans de nouvelles aventures; travesti en garçon de café, il revoit sa belle à l'Opéra-Comique, et, dans le but d'éloigner le Renardoff, il simule un affreux grognement qui soulève le parterre et lui procure un speack ébouriffant de Grassot. Tout cela n'a pas le sens commun; mais ce dialogue miaulé, toussé, rugi, grogné, n'en

produit que plus d'effet; c'est un de ces rires diaboliques dont on a honte, dont on pleure, et qui ne laisse pas le temps de se reconnaître.

Après cette folie, aurons-nous le courage de vous entretenir d'un mélodrame bien long, bien noir, très-compliqué, très-peuplé et très-bavard de M. Bouchardy? Après *Gaspardo le Pêcheur* et *Lazare le Pâtre*, voici donc venir *Bertram le Matelot*. M. Bouchardy s'entend à la confection de son titre, il rédige parfaitement son enseigne ; c'est un grand peintre... d'enseignes. Mais s'il varie les professions de ses *héros*, les actions qu'il leur attribue sont toujours les mêmes. Sonneur, pâtre, pêcheur ou matelot, il leur taille à tous le même habit, il les affuble des mêmes sentiments, il leur prête le même langage, il les précipite dans le même et inextricable enchaînement de crimes, d'horreurs, de tumulte, de mystères épouvantables et d'explications verbeuses; ce sont encore et toujours les mêmes monstres bavards que nous connaissons de longue date. Un certain lord Amorny, insigne vaurien, s'est substitué au bourreau de la ville d'Edimbourg afin de se donner l'affreux plaisir,—comme le Mordaunt des *Mousquetaires*, — de faire tomber une tête royale sous le couteau, celle de Marie Stuart. Depuis cette sanglante tragédie, le fils du bourreau a changé son nom de Maxwell contre celui de Warton. Il s'est marié *de la main gauche* avec une jeune fille très-désireuse de l'autre union, et à laquelle il cache le vrai motif de son refus obstiné : et non-seulement ce digne Warton ou Bertram dissimule son origine et sa position à tout le monde, mais à plus forte raison au petit Georges, son enfant et l'enfant de Marianne, jusqu'au moment où le marmot, devenu un très-beau et très-brave capitaine de la marine royale, découvre tout le mystère de cette généalogie. Georges Warton n'est pas le fils de Maxwell, il n'y a rien de commun entre la lignée du bourreau et la sienne, car il est le dernier représentant et héritier de la grande famille des Hamilton. C'est ce qui résulte de la déclaration d'un honnête bandit et de la lecture d'un certain papier qui nous dispense de chercher d'autres témoignages. Le roi Jacques Ier, le Stuart, étant sur le trône, rien ne paraît plus simple que la reconnaissance du duc d'Hamilton et sa réhabilitation. Mais on a laissé traîner le susdit papier, et le traître Amorny, toujours furetant à la manière des traîtres, l'a brûlé traîtreusement sous nos yeux. Il n'y a plus d'Hamilton, il n'y a plus d'espoir, le crime triomphe et la vertu perd la partie. On frémissait déjà d'un dénoûment si imprévu et si original, et l'on allait bruyamment s'en prendre à ce mélodrame de tout l'ennui vertueux qu'il avait causé, lorsqu'un certain codicille envoyé par le roi Jacques a remis toutes choses en bon état et conduit la pièce à bon port.

Pour secouer et perdre un peu ce parfum grossier du mélodrame, voici une nouvelle littéraire dont tous les journaux vous ont donné l'annonce par cette phrase stéréotypée : «La mort de M. Guiraud a réveillé les ambitions académiques.» La dernière élection, celle de M. Empis, en a suscité de nouvelles et d'inattendues, toutes sortes de candidats se mettent sur les rangs pour toutes sortes de motifs. Si l'Académie avait vingt places à donner, elle pourrait ouvrir ses portes à deux battants, puisque nous avons lu partout les noms de vingt aspirants à l'immortalité. Cette *fièvre brûlante* du fauteuil affecte un caractère épidémique, et l'Académie est menacée d'une autre invasion de barbares. Plus que jamais ces messieurs des Quatre Nations auront l'embarras du choix : il y a des prétendants de tous les rangs et de toutes les qualités : l'histoire, la philosophie, le roman, la poésie, l'érudition et la traduction frappent à la porte. Dans ce pêle-mêle, il est bien difficile de distinguer le plus méritant. De M. Leclerc ou de M. Bignan, auquel donner la palme, et comment se décider entre M. Poujoulat et M. Bucharlat? On dit donc que l'Académie reculera le plus longtemps possible le moment de se prononcer et d'entonner le *Dignus es intrare*.

Théâtre du Palais-Royal. — *Une Fièvre brûlante*, troisième acte, scène dernière. — Renardot, Grassot; Richard, Ravel; Atalante, madame Moutin; Armantine, mademoiselle Lambert.

L'ouverture du Salon est attendue avec impatience. On parle des bons ouvrages que le jury a admis, on parle aussi d'ouvrages meilleurs encore et qu'il aurait refusés. Pendant plusieurs jours, Paris, vu des environs du Louvre, ressemblait à un magasin de tableaux ambulants. Des portraits en pied circulaient la tête en bas sur les épaules des commissionnaires. On était arrêté à chaque pas par un incendie ou quelque inondation... en peinture. En tournant une rue, vous vous trouviez tout à coup nez à nez avec S. M. Louis-Philippe, ou bien encore avec l'image de quelque grand orateur ou d'un homme du progrès marchant à reculons. Nous avons vu un peintre attardé (peut-être l'un des originaux des dessins ci-joints) suivant son paysage, palette en main, et lui donnant le dernier coup de pinceau, sorte de correction ambulante qui amusait beaucoup les passants.

Ses pareils, sans broncher, attaquent la besogne.
Et, pour leur coup d'essai, font un cou de cigogne.

Un nouvel hôte vient d'arriver au Jardin du roi. Les savants sont dans l'enchantement, et la ménagerie en a rugi de plaisir. C'est l'ours blanc, curieux représentant d'une rare espèce, auquel on a infligé un nom bien vulgaire : Martin. Cet animal, d'une extrême blancheur, est âgé de dix mois, il vient du Groënland. Les naturalistes, qui jugent de l'humeur et du degré de sociabilité des bêtes d'après certains indices extérieurs, et principalement sur l'inspection des incisives, vantaient la douceur de son caractère, lorsque Martin a signalé son arrivé par une action criminelle ; il a étouffé son chien gardien, et si on l'eût laissé faire, il l'aurait mis en pièces pour le dévorer, bien que les mêmes savants eussent affirmé que cette espèce ne se nourrit que de fruits et de neige, absolument comme une petite maîtresse. On ignore encore si Martin sera un jour assez habile pour *monter à l'arbre* ; jusqu'à présent, il accuse très-peu de dispositions pour les exercices gymnastiques, et c'est à peine s'il peut se placer convenablement sur ses pattes de derrière. Comme il paraît assez peu sociable, et que, pour tout dire, il se conduit en ours *mal léché*, on le tient encore au secret, mais on adoucit ce système cellulaire par tous les petits soins et les attentions délicates qu'un étranger d'une si haute distinction et d'une si rare espèce devait trouver parmi nous.

Dis donc, vieux, j'ai là un petit tors-qu'i *Pingebat* lui-même aurait signé

Un mois en Afrique. — III. Oran à vol d'oiseau.

(Voir tome VIII, page 215 et page 405.

Le premier devoir que tout bon voyageur doit s'empresser de remplir en arrivant dans une ville qu'il ne connaît pas et qu'il désire connaître, c'est de faire l'ascension de la montagne qui la domine, ou, à défaut de montagne, de son édifice le plus élevé. Pour bien comprendre la position, l'étendue, la forme, les dispositions d'une grande agglomération de maisons, il faut absolument l'avoir vue à vol d'oiseau. Cette étude générale facilite et abrége singulièrement les études particulières. D'ailleurs elle a presque toujours l'avantage de mêler l'*utile dulci*. Il est rare que, tout compte fait, un panorama ne récompense pas le voyageur consciencieux des peines parfois assez rudes qu'il a été obligé de se donner afin de s'en procurer la jouissance.

Cette double vérité, l'expérience me l'a trop bien enseignée pour que je puisse jamais l'oublier. Aussi à peine fus-je installé dans l'appartement qui m'avait été destiné, que je courus à Santa-Cruz. Quand je dis je courus, c'est une exagération ; car la maison que j'habitais était située presqu'au bord de la baie, et le sommet du Mergiagio, que couronne la vieille forteresse espagnole, but de mon ascension, n'a pas moins de 240 mètres au-dessus du niveau de la mer; en outre, le sentier qui y conduit est roide, encombré de pierres, complétement détruit en certains endroits; et quand on le gravit en plein midi, par une chaleur de 35 à 40 degrés, on est plus d'une fois forcé de s'arrêter pour reprendre haleine et s'essuyer le front.

Je fis donc malgré moi de nombreuses pauses en montant à Santa-Cruz. Mais je parvins à dompter ma curiosité ; je ne me retournai pas, e ne regardai ni à droite ni à gauche ; je tins constamment mes yeux fixés devant moi à mes pieds; et encore les fermais-je le plus possible, car la réverbération du soleil sur les pierres blanchâtres du chemin me faisait éprouver, quand je les ouvrais, des sensations fort douloureuses, et la montagne altérée me présentait de tous côtés des crevasses si larges, si calcinées, si avides, que je commençais à en être sérieusement effrayé. J'aurais été complétement changé en fontaine, comme la nymphe Aréthuse, — et je n'étais plus éloigné de croire aux métamorphoses de la mythologie, — que j'aurais disparu en un clin d'œil dans une de ces gueules menaçantes, tant leur soif paraissait insatiable. A en juger par ce que je ressentais, cette pauvre montagne devait cruellement souffrir ; aussi est-elle si maigre que, selon l'expression de Rabelais, les os lui percent presque partout la peau... Bien qu'elle ne se fût fait évidemment aucun scrupule de me boire tout entier d'un seul trait, j'avais pitié de son sort. Etre exposé pendant je ne sais combien de siècles aux ardeurs brûlantes du soleil sans avoir une source, — le plus petit filet d'eau, — pour se désaltérer, un arbre, un buisson, pour se mettre à l'ombre; attendre souvent six ou huit mois qu'un nuage vienne à passer par hasard et vous jeter, en fuyant rapidement, l'aumône de quelques chétives gouttes de pluie, n'est-ce pas acheter bien cher les priviléges de la grandeur ! Ne vaut-il pas mieux être une humble motte de terre, cachée à tous les yeux, dans une épaisse forêt, au fond d'un petit vallon solitaire, sous les tapis de fleurs et de mousse qui ornent les bords d'un frais ruisseau dont les eaux limpides célèbrent sans cesse les joies pures de la médiocrité?

Le premier quart d'heure, je maudis l'Afrique. Evidemment j'avais tort. Elle était dans son droit. Elle se vengeait de mes dédains et de mes railleries du matin. Aussi de la malédiction je passai à la prière. Je m'abaissai même jusqu'au repentir, et je fis le vœu de ne plus me laisser aller désormais à mes premières impressions. Puis je proclamai l'innocence des géographes et la bonne foi des voyageurs que j'avais eu l'inconcevable légèreté d'accuser injustement; enfin j'appelai à mon secours, par les invocations les plus pathétiques, deux ou trois nuages qui s'étaient amoncelés sur les sommets voisins. Tout fut inutile. Alors, honteux de ce lâche accès de faiblesse, je devins aussi fier que j'avais été humble. L'indignation me redonna des forces. Au risque de me voir réduit à l'état de fleuve ou de vapeur, je gravis d'un pas léger et rapide les dernières pentes du Mergiagio, et en quatre ou cinq bonds je me trouvai transporté à l'entrée de la forteresse de Santa-Cruz.

A mon grand étonnement, une porte en bois à claire-voie, mais solide, et de construction toute moderne, me barrait le passage. Craignant qu'elle ne fût fermée, je cherchais déjà des yeux une brèche propre à l'escalade, lorsque l'idée me vint de la pousser ; elle céda, et je me précipitai sous une voûte où les rayons du soleil ne pouvaient pas pénétrer. Il était temps. Quand les symptômes les plus inquiétants de la transformation dont j'étais menacé eurent disparu, quand je me fus assuré que la moitié au moins de mon être restait à

Vue d'Oran prise du Château-Neuf.

Marabout Sidi-Abd-el-Kader. Fort Santa-Cruz. Fort Saint-Grégoire et quartier de la Marine. Fort la Moune, et dans le fond Mers-el-Kébir.

l'état solide, je jetai autour de moi des regards surpris et charmés. Jamais je n'avais vu des ruines aussi belles.

Les fortifications modernes sont, à ce que prétend la science, bien supérieures à celles des temps passés. Je ne conteste pas leur valeur pratique, mais je ne puis leur pardonner leur apparente pusillanimité. Elles sont si laides, à la vérité, qu'elles ont raison de se cacher. Elles prennent d'incroyables précautions pour ne pas se laisser voir. On dirait qu'elles ont peur d'être attaquées, tant elles s'efforcent de se dissimuler sous terre aux regards qui les cherchent sans les trouver. Et puis elles se ressemblent toutes : aucune n'a aujourd'hui un caractère individuel ou même national. Que j'aime bien mieux, quant à moi, ces tours hardies, aux formes originales et variées, qui jadis se dressaient un peu insolemment sur le pic le plus élevé d'une montagne, dans une position forte, mais apparente, comme pour menacer de loin leurs ennemis et leur dire : « Venez m'attaquer si vous l'osez. » Bien qu'elle n'ait pas plus de trois siècles, Santa Cruz appartient évidemment au genre pittoresque et un peu matamore des forteresses du moyen âge. Ce qui lui donne un cachet particulier, ce qu'admirent le plus les étrangers qui visitent ses ruines, ce sont la beauté de sa construction, l'épaisseur et la solidité de ses voûtes et de ses murailles. On a peine à comprendre comment de si lourdes masses de pierre ont pu être transportées à une si grande hauteur et dressées l'une sur l'autre. Ces travaux vraiment surhumains ont été exécutés par des présidarios ou condamnés. Il fallait que leur captivité fût bien dure, leur sort bien misérable pour que l'espérance d'abréger la durée de leur châtiment ait pu les décider à faire de si prodigieux efforts. Mais combien de ces malheureux durent mourir sur cette terre d'expiation avant d'avoir payé complétement le prix de leur pardon ! que d'hommes a coûtés l'édification de cette forteresse, mieux assise sur sa base et plus solide aujourd'hui que la montagne elle-même! Le Mergiagio s'est agité jusque dans ses fondements à des profondeurs inconnues ; il s'est brisé en morceaux ; il a écrasé sous ses débris une partie de la ville qui s'était établie imprudemment à sa base, et à peine ses violentes secousses sont-elles parvenues à ébranler et à jeter bas quelques pierres de Santa-Cruz. Après le départ des Espagnols, les Turcs ont essayé de faire sauter avec de la poudre ces murailles formidables, qui avaient résisté aux tremblements de terre. Les terribles explosions du salpêtre ont percé quelques voûtes, abattu quelques créneaux, mais Santa-Cruz est restée debout, comme si son nom la protégeait et contre les infidèles et contre la nature. Les mutilations qu'elle a subies l'embellissent au lieu de la défigurer. A la voir de loin on dirait qu'elle est encore intacte. C'est seulement quand on l'approche qu'on reconnaît que ce n'est plus qu'une ruine. Certaines salles seraient au besoin encore habitables. Pendant les premières années de l'occupation française, un poste de cinquante hommes s'y était fort commodément installé. Aujourd'hui, elle est abandonnée aux chacals, aux hyènes, aux oiseaux et aux reptiles de la montagne. Lorsque j'y entrai, le bruit de mes pas qui retentissaient tristement sous les voûtes sonores, causa une telle frayeur à ses habitants, qu'ils se tinrent tous silencieux au fond de leurs retraites ; je n'en aperçus, je n'en entendis aucun. Je pus me promener seul en toute liberté, plongé dans une vague rêverie, au milieu de ces belles ruines ; je n'admirais pas moins leur couleur que leur solidité, car le soleil a donné à toutes leurs pierres les teintes nuancées des métaux les plus éclatants ; je montais de larges escaliers, je descendais dans des souterrains sombres, muets et profonds ; je traversais de vastes cours, j'errais dans de longues galeries ; enfin je m'élançai sur une plate-forme d'où je découvris un spectacle que je n'oublierai de ma vie.

Pendant longtemps je ne fus occupé qu'à le contempler... Je ne pensais plus à rien... Pour exprimer ce qu'on éprouve en présence de certaines scènes de la nature, les paroles manquent.

Mon horizon, c'était la Méditerranée, c'était l'Atlas. Au nord, aussi loin que la vue pouvait atteindre, s'étendait la mer, unie, tranquille, plus bleue que le ciel sans nuages qu'elle réfléchissait, et avec lequel elle finissait par se confondre ; au sud, le fameux géant de la mythologie qui portait jadis le monde sur ses épaules, cachait sa tête sombre et menaçante dans un orage. A gauche, de petites barques aux voiles blanches poussées par une brise légère voguaient paisiblement sur les eaux azurées des golfes de la côte. A droite, d'épaisses couches de nuages noirs violemment chassés l'un contre l'autre par des vents contraires couraient le long des flancs arides des montagnes, et la foudre y traçait en grondant de bizarres sillons. Ici la lumière et le calme ; là, les ténèbres et la tempête. Ce contraste si frappant n'avait-il pas un sens symbolique ! N'allais-je pas assister à une lutte d'Arimane et d'Oromaze, de la civilisation et de la barbarie ? Le champ de bataille s'étalait à mes pieds. C'était cette vaste plaine qui se trouve comprise entre l'Atlas au sud, la Méditerranée au nord, la chaîne de l'Amor-Dakuo à l'est, et celle du Djebel-Santo ou des Ramerah à l'ouest, dont le marabout de Sidi-Abd-el-Kader, qui domine Santa-Cruz de plus de 60 mètres, couronne le plus haut sommet. Cette plaine, complétement inculte, est couverte çà et là de haies d'aloës, de cactus, de palmiers nains ou de bouquets de lentisques. Elle ne nourrit actuellement qu'un seul arbre, — un figuier, — et ce figuier n'est guère plus vigoureux que le caroubier de Mers-el-Kébir. Deux ou trois tas de pierres blanches déposés çà et là et quelques percées faites dans ces forêts de broussailles — les villages et les chemins de l'avenir — sont jusqu'à ce jour les seules victoires que l'homme ait remportées sur cette nature sauvage et rebelle. A l'extrémité méridionale du plateau, au pied de l'Atlas, un lac immense attira surtout mes regards ; mais je cherchais vainement une habitation humaine, une barque, un pêcheur sur ses rives. Ses eaux, je l'appris plus tard, sont du sel. Les chameaux, les chevaux et quelquefois les hommes peuvent le traverser à pied sec, pendant l'été, quand les rayons du soleil ont absorbé les flaques d'eau qu'y ont formées, dans la saison des pluies, les torrents des montagnes voisines. Mais de loin l'illusion est complète.

Au moment où je la contemplais, la plaine d'Oran était déserte et silencieuse; aucun être humain n'animait ses tristes et muettes solitudes. Toute la vie de cette vaste étendue de terrain que j'avais sous les yeux paraissait s'être concentrée sur un seul point, dans la ville étrange qui s'agitait bruyamment à mes pieds. Tandis que la civilisation prenait si résolûment possession de la côte, et préparait avec tant d'ardeur et de succès ses futures conquêtes, il semblait que la barbarie épouvantée se fût retirée derrière cette barrière abrupte de montagnes qui lui servaient de forteresses, pour y attendre avec résignation l'accomplissement des décrets de la fatalité.

A la base orientale du Mergiagio jaillit, à 1,000 mètres environ de la mer, un ruisseau qui, de sa source à son embouchure, arrose et féconde un étroit ravin qu'il a creusé; malgré le peu d'étendue de son cours, il est assez fort et il a assez de pente pour faire tourner plusieurs moulins : aussi on l'appelle l'Ouel-el-Rabbi, ou la rivière des moulins. Ce ravin et un autre plus petit et peu éloigné sont, à plusieurs lieues à la ronde, les seuls endroits où l'on trouve de l'eau et de la verdure. C'est, ou plutôt c'était autrefois, un vrai paradis. Jamais plus précieux trésor n'a été plus follement gaspillé. Cette délicieuse oasis dont la nature avait doté ce désert, et que nous devions protéger avec un religieux respect contre les tentatives sacrilèges de la spéculation, nous avons eu l'impiété de la saccager, de la détruire. Il n'en reste déjà plus que des débris épars. Dans quelques années, ses derniers vestiges auront disparu. A voir le ravin d'Oran tel qu'il est aujourd'hui, on ne comprend plus les descriptions qu'en ont faites jadis les voyageurs. « Sur chacun des bords du ruisseau, écrivait il y a dix ans un poète anglais, Thomas Campbell, s'étendent des terrasses et des jardins couverts de fleurs et de fruits. On entend de tous côtés les chants des oiseaux, dont le gazouillement se mêle au murmure de l'eau, tandis que l'œil se promène voluptueusement sur les pêchers, les amandiers et les orangers en fleur. Excusez-moi, ajoutait-il, si je tombe dans la pastorale; mais j'ai rarement éprouvé des sensations plus douces que celles qui berçaient mon âme tandis que je gravissais la montée qui conduit du rivage à la ville haute. » Hélas! si le poète faisait aujourd'hui la même promenade, bien différentes seraient ses impressions. Les oiseaux, justement effrayés, sont partis pour ne plus revenir; ceux qui restent encore ne chantent plus parce qu'ils sont trop tristes, ou parce qu'ils craignent qu'au lieu de les écouter comme autrefois, on ne les épie pour les tuer; le ruisseau qui murmurait toujours ne cesse de gémir, mais il roule captif sous un tunnel qui étouffe du moins ses lamentables plaintes; ces pêchers, ces amandiers, ces orangers, ils ont été presque tous scies, arrachés, brûlés; des routes, des rues, des maisons remplacent partout les terrasses et les jardins couverts de fleurs et de fruits. Chaque jour d'ignobles tombereaux viennent déverser dans le ravin les ruines des autres quartiers, car les deux villes d'Oran, la ville espagnole et la ville juive et maure, qui avaient longtemps vécu isolées en face l'une de l'autre sur les deux crêtes, tendent à se rapprocher, à se confondre, à fraterniser dans ce ravin qui les séparait et qu'elles ont eu la fatale idée de combler.

Bien qu'elles soient parsemées maintenant de constructions modernes, ces deux villes conservent encore leur caractère original. La vieille cité espagnole, située sur la rive gauche de l'Ouel-el-Rabbi, se subdivisait en deux parties distinctes, appelées la Marine et la Planza. La Marine comprenait toutes les maisons qui bordaient la baie; la Planza se composait de toutes celles qui couvraient les flancs de la montagne; c'est le quartier qui a le plus souffert du grand tremblement de terre de 1790. Ce n'était encore en 1830 qu'un amas de ruines. Quant à la ville juive et arabe, elle s'étendait sur la rive droite tout le long de la crête du ravin. Du reste, bien que le ravin les séparât, ces deux villes si différentes se trouvaient réunies dans une même enceinte et défendues par deux forteresses et six forts, — sur la rive gauche par le fort La Moune, le fort Saint-Grégoire, Santa-Cruz et la vieille Casbah; sur la rive droite, par le Château-Neuf, qui domine la rade, et les forts Saint-André et Saint-Philippe, qui commandent la plaine.

Cette enceinte ne suffit plus à la ville française. Non contente d'avoir déblayé une grande partie des décombres des maisons détruites, arraché presque tous les arbres, nivelé et comblé la moitié du ravin, pour se développer et s'établir plus commodément, la ville française commence à se répandre au dehors des murs; elle a envahi les abords de la place; elle a fondé à l'est un village déjà considérable autour d'une ancienne mosquée transformée actuellement en caserne de cavalerie. La population civile d'Oran s'accroît en effet chaque mois dans des proportions presque incroyables.

Elle s'élevait en 1840 à 8,608 individus;
A la fin de 1845, elle était de 16,114;
Le 1er avril 1846, de 21,154;
Le 31 avril 1846, de 21,628.

Ainsi de 1840 à 1845 elle avait doublé; dans l'année 1845 seulement, elle avait augmenté de près d'un tiers, et en 1846 elle augmentait régulièrement de 500 habitants par mois.

Cependant, tandis que j'étudiais, du haut de la plate-forme la plus élevée de la forteresse de Santa-Cruz, la position et la configuration d'Oran, tandis que mon esprit curieux, impatient, déjà descendu du Mergiagio, errait à l'aventure tout au travers de cet amas encore informe de constructions de toutes les époques et de tous les styles étalé à mes pieds, et circulait un peu follement au milieu de ces milliers de fourmis humaines qui s'y croisaient avec une prodigieuse activité dans toutes les directions, l'orage, chassé par les vents du sud, s'était rapproché de moi. Un violent coup de tonnerre me fit tourner la tête. Alors toute mon attention se concentra sur cette grande lutte de la lumière et des ténèbres, du calme et de la tempête, qui pour moi représentait la lutte de la civilisation et de la barbarie, du christianisme et de l'islamisme, de la France et d'Add-el-Kader. Aux douloureuses angoisses de la crainte succédèrent plusieurs fois les douces émotions de l'espérance. Les nuages étaient si sombres, si épais, si nombreux; ils semblaient poussés par une force si irrésistible, ils s'avançaient avec une telle impétuosité en faisant retentir la terre et le ciel des terribles éclats de leur colère, que par moments, n'osant plus les regarder, je me retirais épouvanté dans l'embrasure d'une meurtrière qui pût me mettre au moins à l'abri de leurs attaques imminentes; mais à peine m'étais-je retourné, que l'aspect d'un délicieux paysage apaisait bien vite mes alarmes. La mer était toujours aussi bleue, aussi calme; le ciel n'avait rien perdu de sa pureté, le soleil conservait tout son éclat, les rochers de la côte étincelaient encore comme des blocs d'or massif, et les chants naïfs d'un petit pâtre espagnol occupé à faire brouter un troupeau de jeunes chèvres au pied de la vieille forteresse, sans se douter qu'un orage le menaçât, se mêlaient aux murmures mélodieux de la brise, et montaient jusqu'à moi avec les bruits confus de la cité, et cette grande voix de la mer qui ne se tait jamais...

La lutte dont j'attendais la fin avec tant d'anxiété et à laquelle j'avais la faiblesse d'attacher un sens symbolique, se prolongea pendant plusieurs heures. Tout en cherchant à pénétrer ainsi les secrets de l'avenir, je me mis à songer au passé. La vue de cette ville qui essayait de se fonder me rappela d'autres tentatives non moins heureuses dans leurs débuts. Avant que l'issue du combat fût décidée, j'eus le temps d'évoquer tour à tour, au milieu de ces belles ruines de Santa-Cruz, les diverses races qui depuis tant de siècles se sont succédé sur ces rivages sans pouvoir y établir un empire solide et durable....

ADOLPHE JOANNE.

(*La suite à un prochain numéro.*)

Rien de trop.

NOUVELLE.

(Suite. — Voir tome VIII, page 407.)

Dans le trouble où m'avait jetée l'accueil de madame Doliban, j'étais restée immobile, et je n'avais pas encore ouvert la bouche. La manière dont elle me reprochait mon silence, le ton ironique et mordant de sa remarque, n'étaient pas propres à m'encourager. Je voulus essayer; mais l'émotion étouffa ma voix; l'air moqueur de madame Doliban acheva de m'intimider, et je ne pus que balbutier quelques mots incompréhensibles. Je jetai sur mon oncle un regard suppliant : il paraissait excessivement contrarié.

« En vérité, reprit-il avec emportement, vous n'êtes pas charitable, madame. Voyez comme cette pauvre enfant est émue. Elle a les larmes aux yeux, elle est toute pâle, toute tremblante...

— Je suis désolée, repartit ironiquement madame Doliban, de faire à votre nièce une impression si désagréable. Mais peut-être finira-t-elle par s'y habituer. Je pourrai alors mieux jouir de sa conversation.

— Oh! si vous continuez ainsi, je doute que vous parliez souvent ensemble, s'écria mon oncle avec un redoublement d'humeur.

— J'en serai certainement très-privée, répliqua-t-elle froidement en se retournant à demi pour prendre quelques petits objets déposés sur la console, si j'en juge surtout par ce que j'ai entendu jusqu'à présent. »

Mon oncle haussa les épaules et allait continuer la querelle. Je fis un effort pour l'arrêter.

« J'aime à croire que ma tante aura plus d'indulgence pour moi lorsqu'elle me connaîtra mieux. Un jugement trop précipité trompe souvent... et pour moi, je n'oserais pas m'y fier.

— Fort bien, dit mon oncle en souriant : c'est une bonne maxime. Il ne faut pas juger non plus ta tante sur ce premier moment, ma chère Cécile. Elle est meilleure au fond qu'elle ne veut le faire croire et qu'elle ne le paraît maintenant.

— Je vous remercie du compliment, répondit madame Doliban du même ton. Mais je vois encore une fois que je ne trompais. Mademoiselle sait parler au besoin. Quel âge a-t-elle?

— J'aurai dix-huit ans le 15 décembre prochain. »

Madame Doliban tressaillit et devint pâle comme un linge. Le regard qu'elle me jeta fut rapide comme un éclair, brillant de cette expression pénible de colère douloureuse et jalouse qui me serrait le cœur, qui me pénétrait à la fois de crainte et de compassion pour elle, parce que j'en devinais la cause. Je vis rouler une larme sous ses longues paupières, et, comme si elle eût voulu la cacher, elle baissa brusquement la tête, ne répondit rien, et se mit à déchirer, avec un mouvement convulsif et une activité fébrile, le morceau de mousseline brodée qu'elle tenait entre ses mains. J'avais involontairement rouvert la plaie de son âme, en lui rappelant sa fille, dont l'âge devait être le même que le mien. Je voulus balbutier quelque chose pour essayer d'adoucir cette impression cruelle : ce fut en vain. Elle se leva en nous tournant le dos, et fit quelques pas avec agitation; ses mains tremblaient : tout annonçait le commencement d'une crise nerveuse et violente de colère et de douleur. Je compris qu'il était impossible et dangereux de continuer : j'embrassai mon oncle en pleurant, et je l'entraînai hors du salon.

« J'en suis vraiment désolé, ma pauvre enfant, me dit-il quand nous fûmes seuls dans son cabinet : mais il faut pardonner quelque chose à la tante. Son caractère est parfois inégal et fantasque, bien qu'elle soit bonne et compatissante au fond : c'est la conséquence des chagrins qu'elle a eus... Parbleu! comme mon cher oncle avec cette mobilité d'humeur et cette brusquerie qui le distinguaient, ce n'est pourtant pas une raison pour se dispenser d'avoir le sens commun! Se mettre en pension! une fille de dix-huit ans! Voyez-vous, belle idée! »

Je trouvais vraiment cette idée fort absurde, comme on peut bien le penser; et en même temps je prévis qu'elle me susciterait bien des chagrins. J'allais devenir la cause d'une suite de querelles conjugales qui rendraient la maison fort triste, qui lasseraient à la fin la patience de mon oncle, et dont je serais victime en dernière analyse. L'avenir se présentait sous des couleurs fort sombres.

Je ne me trompais pas. Dès le lendemain la guerre fut déclarée, guerre sourde, guerre de tous les instants, en tout et sur tout. J'y étais résignée, et toute ma tactique fut employée à mettre mon oncle en dehors du champ de bataille. J'y réussis assez bien. Mon cher oncle, occupé toute la journée de ses affaires, peu au courant de nos détails d'intérieur, n'avait pas d'ailleurs le regard assez pénétrant ni l'esprit assez délié pour suivre et comprendre toutes ces tracasseries féminines. Pourvu qu'il n'y eût pas d'éclat bruyant, de dispute déclarée, il nous croyait parfaitement d'accord et se frottait les mains. Pour obtenir ce résultat, j'avais pris franchement mon parti, et, mettant toute réserve, toute timidité de côté, j'avais répondu à toutes les attaques et pris même l'offensive au besoin avec une vigueur et un sang-froid qui firent impression. Ma chère tante avait vu bien vite tout l'empire que j'exerçais sur mon oncle, tout le parti que j'en pourrais tirer; reconnaissant en moi autant de résolution que d'adresse, elle me craignit aussitôt comme une ennemie redoutable, qui, dans une rupture ouverte, pourrait très-bien mettre l'avantage de son côté et rester triomphante et maîtresse du champ de bataille. Elle se garda bien en conséquence d'en venir sur-le-champ à ces grands éclats. Elle essaya d'abord de me supplanter, de me ruiner dans l'esprit de mon oncle. Mais elle n'avait ni l'adresse, ni la patience nécessaires. Son caractère mobile, capricieux, passionné, imprudent, ne se prêtait pas à cette tactique difficile. J'avais trop de sang-froid et d'observation pour me laisser battre sur ce terrain, que je connaissais à merveille. Je déjouai toutes ses tentatives, et après deux mois de campagne, de luttes et d'embûches infructueuses, elle y renonça avec dépit, ayant obtenu pour tout résultat d'avoir affermi mon influence et compromis la sienne. Alors elle tourna ses batteries d'un autre côté, et, ne pouvant obtenir de me faire chasser malgré moi, elle chercha le moyen de me faire partir de mon plein gré. Ce moyen fort simple fut de me rendre la vie si dure, le séjour de la maison si désagréable, que je désirerais moi-même la quitter.

Vous comprenez tout ce que je souffris dans cette lutte nouvelle; mais l'amour-propre s'en était mêlé. Je ne voulais pas en avoir le démenti, et je fis bonne contenance. Il est vrai que notre intérieur devenait un véritable enfer. J'en versais le soir, seule dans ma chambre, des larmes de tristesse et de rage. J'essayais de les dérober à mon oncle : il les surprit quelquefois, et le sou que je mettais à les lui cacher l'irrita contre ce qu'il appelait la folie de sa femme, plus que ne l'auraient fait mes plaintes répétées.

« Va, va, prends courage, mon enfant, me disait-il, cela changera. Elle te rendra justice plus tard... Mais, en attendant, que veux-tu que je fasse?

— Rien, mon oncle, répondais-je. Si je suis triste, c'est un enfantillage de ma part... et je n'ai rien à désirer. »

Il m'embrassait et secouait la tête d'un air fort peu convaincu.

Au reste, lorsque j'étais poussée à bout, il me restait une arme dernière et terrible, dont je ne faisais usage qu'à regret, et dont la cruelle blessure m'assurait aussitôt une victoire certaine. La moindre allusion à la perte de ses enfants, la moindre ironie qui frappait son désir inassouvi de fécondité maternelle, amenait une crise nerveuse qui me débarrassait d'elle pour quelque temps. Alors sa jalousie envieuse se transformait en une sorte d'horreur douloureuse et craintive. Elle m'exécrait d'autant plus; mais elle me redoutait, parce qu'elle me sentait maîtresse de son secret et de sa faiblesse; elle m'évitait comme on évite un serpent dont la morsure est mortelle.

Eh bien! je vous le dirai franchement : malgré le mal qu'elle me faisait, et surtout malgré celui qu'elle aurait voulu me faire, je ne pouvais la haïr. Je la plaignais beaucoup plus que je ne l'accusais. Le motif de son antipathie pour moi m'était trop bien connu, et je pardonnais à l'ennemie envieuse en faveur de la mère désespérée. Cette situation pénible, mais secrète, pouvait durer longtemps. Elle se termina par une catastrophe que personne de nous n'aurait pu prévoir, mais qui avait été préparée par plusieurs incidents presque insignifiants, que j'avais négligé de raconter, et sur lesquels il faut que je revienne.

Depuis le retour de ma tante, notre maison était devenue très fréquentée. Autant mon oncle était simple et renfermé chez lui, autant ma tante aimait le monde et le bruit. Nous n'avions vu presque personne pendant les trois mois que nous étions restés sans elle. Aussitôt après son arrivée, les visites commencèrent et ne cessèrent plus. Ma tante ouvrait son salon un jour par semaine; c'étaient de véritables soirées fort brillantes. On faisait de la musique, on dansait, on jouait. Je ne manquai pas de faire sensation. La nièce valait la tante, avec dix-huit ans de moins, et nécessairement une partie des adorateurs passa de l'une à l'autre. Je ne sais si la colère de ma tante s'en accrut; quant à moi, j'étais fort insensible à ces hommages, et je ne sais pourquoi tous ces messieurs me déplaisaient souverainement. C'étaient de petits fats à lunettes, beaux diseurs et beaux danseurs, comme l'empire nous les avait faits; ou de jolis militaires, très-braves sans doute, très-conquérants sur le champ de bataille, mais que je trouvais beaucoup trop triomphants pour mon goût.

J'aurais vraiment préféré, à cette brillante élite des salons parisiens, le brave David, cet excellent commis de mon oncle, qui avait l'avantage de compter cinquante bonnes années, et d'être l'obligeance même. Il faut dire aussi que le bon David m'adorait, qu'il s'adressait toujours à moi quand mon oncle était plus bourru que d'habitude. Aussi disait-il gravement à papa Doliban que j'avais le génie des affaires :

ce qui faisait rire mon oncle à s'en tenir les côtes. Au fond, je rendais justice et reconnaissance au bon David, et son amitié dévouée n'était pas une des plus petites causes de l'empire que j'exerçais sur mon oncle. Je lui devais mon initiation à toutes les affaires de banque et de commerce, dont jamais ma tante n'avait voulu ni su se mêler; je lui devais ainsi mes entrées dans les bureaux et le cabinet, où je régnais sans qu'elle pût m'y troubler, où j'obtenais de mon oncle cette confiance qui le délassait de ses affaires et l'attachait à moi par le plus fort de tous les liens.

Un matin que j'étais entrée dans les bureaux avant l'arrivée des employés, et que David était seul, je le trouvai tout sombre. Je le taquinai pour le faire parler; peine perdue. Il ne faisait que soupirer en hochant la tête, et il était si drôle ainsi, que je ne pouvais m'empêcher de rire.

« Je suis triste, cela est vrai, mademoiselle, dit-il enfin comme s'il eût cédé à un épanchement involontaire, et je le suis toujours quand je pense que vous nous quitterez bientôt.

— Moi! m'écriai-je en tressaillant, car j'étais sans cesse poursuivie par la crainte de quelque embûche semblable; qui peut vous donner cette idée-là, monsieur David? »

Il sourit tristement, d'un air qu'il voulut rendre fin en me regardant, et secoua la tête de plus en plus.

« Et le mariage? dit-il avec effort.

— Ah! bien! — et je m'attendais si peu à cette découverte que je partis d'un immense éclat de rire. — Et avec qui me marierai-vous?

— Je vous le demanderai plutôt à vous-même, mademoiselle; si votre choix n'est pas fait, au moins je penserais qu'on s'occupe de le faire pour vous.

— Vraiment? repris-je beaucoup plus sérieusement. — Et qui soupçonnez-vous?.. En vérité, mon cher monsieur David, je vous en prie!.. mettez-moi de la confidence! »

Je le lui demandais d'un ton si insinuant, si caressant, que le bonhomme ne put résister.

« Que diriez-vous de M. le comte de Valdesis? »

Je tressaillis une seconde fois.

M. le comte de Valdesis était ce jeune fat que j'avais rencontré le jour de mon arrivée sur le palier de l'escalier. Il ne m'avait pas reconnue trois mois après, lorsque je l'avais revu à la suite de ma tante dans notre salon; moi, je ne l'avais pas oublié, et mon antipathie n'avait fait que s'accroître. Fils d'un émigré rentré depuis peu, ruiné ou à peu près, vivant de dettes et de je ne sais quelles ressources, le jeune Valdesis se donnait des airs d'ancien régime, dont ma tante paraissait s'amuser, mais qui me déplaisaient à la mort. Au reste, si l'impression avait été vive des deux côtés, l'antipathie n'était pas réciproque. Le beau comte était venu papillonner autour de moi, et, tout infatué qu'il parût de sa petite personne, il avait bien voulu faire grande attention à la mienne. Il aurait dû être peu satisfait de mon accueil; mais il s'aveugla sans doute, et s'opiniâtra : quant à moi, il m'ennuyait de plus en plus.

Vous concevez l'effet que produisit par conséquent la question de David. Il s'aperçut de ma préoccupation et reprit d'un ton pénétré :

« Eh bien?

— Eh bien, mon cher monsieur David, répliquai-je sérieusement, soyez bien persuadé d'une chose : c'est que je ne désire me marier ni avec M. de Valdesis, ni avec personne, et que je ne veux pas quitter mon oncle.

— Ah! fit David en respirant comme s'il eût été soulagé d'un poids immense : c'est bien vrai? C'est ce que mademoiselle Rose disait aussi à madame hier.

— Mademoiselle Rose s'en occupe donc aussi? repris-je avec intention; car je me défiais de la soubrette.

— Je ne sais; mais mademoiselle Rose a dit à madame d'un ton si singulier que M. Doliban ne consentirait jamais ni à vous marier, ni à vous éloigner, que je ne savais qu'en penser. »

A ce moment, les employés arrivèrent; je dis adieu au bon David, et je rentrai chez moi, fort inquiète de cette nouvelle machination que je soupçonnais sans pouvoir la deviner, et où je voyais figurer ma tante, Rose et ce fat de Valdesis.

Le fait est que le soir même je reçus une lettre du comte : pathos romanesque, amphigourique, sentimental et surtout ennuyeux, que je jetai au feu après l'avoir parcourue. Pour m'épargner les embarras de la réponse, je fis comme si je n'avais pas reçu l'épître, et je ne compris aucune des allusions du jeune fat.

Il m'en envoya une seconde le lendemain. Cette insistance rendait la chose plus grave. Je pris mon parti sur-le-champ, et j'allai tout simplement la porter à mon oncle, en le priant tout d'abord et fort nettement de répondre à M. de Valdesis que je ne voulais pas me marier.

Mon oncle sauta sur son fauteuil à ce discours. Le comte lui avait toujours déplu, et il me demanda vivement si je désirais qu'il signifiât en outre à cet impertinent de ne plus revenir. Je lui répondis en souriant que je ne voulais pas priver ma tante d'un aussi aimable cavalier. Papa Doliban fit la moue.

« Ceci ressemble à une méchanceté, petite, répliqua-t-il. Vois-tu, je me rends justice : je ne suis ni assez jeune ni assez galant pour occuper et distraire ma femme. Ces papillons-là me rendent le service de l'amuser, et je suis sûr qu'ils ne vont pas au delà. »

Je suis persuadée aussi que M. Doliban ne faisait en cela que rendre justice à sa femme. Avec l'extérieur d'une coquette, madame Doliban était scrupuleusement fidèle à son mari. L'estime et la confiance du papa Doliban étaient bien placées, et jamais elles ne coururent un moment le moindre danger. Madame Doliban ne tenait pas le moins du monde aux hommages empressés de M. de Valdesis, et je ne l'appris que trop bien à mes dépens peu de temps après.

Bien que ce léger incident eût laissé peu de traces, il avait eu le mérite d'appeler mon attention sur une idée que je n'avais pas eue jusqu'alors; le mariage m'apparut comme un danger, s'il était préparé par la main de mon ennemie, et je me mis aussitôt sur la défensive. Mais le danger se préparait ailleurs, et d'un côté que je ne pouvais prévoir.

Aussi, pour que vous puissiez comprendre ou excuser la conduite de madame Doliban, je suis obligée de vous raconter, au moment où il eut lieu, un incident que je n'appris moi-même que plus tard.

Un ancien colon de Saint-Domingue, homme de couleur, qui avait en autrefois des relations assez suivies avec M. de la Longuepierre et sa femme, et surtout avec mon père, se trouvait par hasard à Paris. Apprenant que madame de la Longuepierre avait épousé M. Doliban, il vint la voir pour renouveler connaissance. Ces visites étaient éminemment désagréables à ma tante : elles lui rappelaient toujours des souvenirs cruels, et elle aurait voulu les fuir. Toutefois elle ne put se dispenser de recevoir M. Larviane. Précisément mon oncle était absent, en sorte que tout le fardeau de la conversation retomba sur elle.

L'entretien roula presque exclusivement sur les désastreux événements dont les colons avaient été victimes. Excepté ses propres malheurs, ma tante ignorait tout le reste. Privée, aussitôt après, de sa raison qu'elle n'avait recouvrée qu'en France, évitant autant que possible toute parole qui pût lui rappeler ce moment affreux, elle n'avait presque rien appris, mais à la longue, elle était devenue plus maîtresse d'elle-même; sa curiosité s'éveillait; et celui avec une sorte d'avidité douloureuse, qu'après les premiers tressaillements d'horreur involontaire, elle écouta les récits de son ami.

M. Larviane était un homme froid et positif. Les vicissitudes qu'il avait subies, les événements terribles qu'il avait traversés, avaient encore endurci cette sorte de philosophie sombre et morne, mêlée d'égoïsme et de découragement, qui faisait la base de son caractère. Il racontait ce qu'il avait vu, ce qu'il avait fait, avec le même calme indifférent que s'il se fût agi d'un fait ancien d'un siècle et qu'il n'aurait appris que par ouï-dire. L'histoire contemporaine, à laquelle il avait été mêlé, n'était qu'un jeu d'événements tissus par une fatalité inexorable, qu'il avait fallu subir, que rien n'aurait pu ni détourner, ni empêcher, et qui par conséquent n'avait plus la faculté de l'émouvoir. Cette amère insouciance, cette insensibilité réfléchie, attiraient et fascinaient en quelque sorte l'irritabilité passionnée de madame Doliban, précisément peut-être par le contraste qu'elles présentaient.

« En vérité, madame, disait M. Larviane, je suis d'autant plus charmé de vous revoir heureuse, jeune et belle comme vous l'êtes, que je n'y aurais certainement pas compté. Je vous croyais morte.

— Je ne le suis pas, comme vous voyez en effet, répondit madame Doliban avec un sourire un peu contraint; quoique pendant quelque temps il s'en soit fallu de bien peu.

— Cela est vrai, reprit M. Larviane avec le même sang-froid. Heureusement il était dans votre destinée de revivre, de même qu'il était dans celle de ce pauvre la Longuepierre... Après tout, continua-t-il en s'interrompant, il a été plus heureux que moi.

— Plus heureux? demanda ma tante d'une voix altérée : parce qu'il est mort?

— Sans doute; il est tombé du premier coup de feu... La balle précisément dans le crâne, entre les deux sourcils. Quand j'arrivai dans l'habitation pour essayer de nous y barricader, il était déjà froid. Il n'a certainement pas eu le temps de voir, de comprendre, de sentir...

— Comment? interrompit madame Doliban, cherchant à se soustraire à ces détails, — vous êtes arrivé dans notre habitation?

— Mon Dieu, oui; déjà la mienne était en feu. Elle fut la première incendiée. Je fus pris avec ce pauvre Doliban, avec les deux Ricard et Guéméné, précisément au milieu de vos cases, vous savez? sur le petit ruisseau. C'est de là que je vis les nègres mettre le feu à votre joli pavillon des Lataniers.

— Je ne le vis pas, moi, répondit d'une voix étranglée madame Doliban dont les yeux se mouillaient peu à peu.

— Oh! sans doute, reprit M. Larviane avec son même calme et sa sombre indifférence. Je vous avais passer : vous aviez perdu toute espèce de sentiment. C'était votre commandeur, cet abominable George, qui vous entraînait. En passant près de nous, il tirait un coup de carabine : c'était moi qu'il visait, je crois. Mais le gredin ne tira que d'une main... Je ne devais pas mourir là. Il était cependant facile de nous atteindre : liés comme nous l'étions, nous restions aussi parfaitement immobiles que des cibles. Ce fut ce pauvre Doliban qui reçut la balle. Il agonisa pendant quatre heures. Au reste, il fut encore heureux de mourir. Il souffrit moins que les autres.

— Comment? demanda ma tante respirant à peine.

— Sans doute. Les deux Ricard, par exemple; George les fit attacher nez à nez : puis on leur coupa les mains, les pieds, on leur fendit les mollets, etc., etc., jusqu'à ce qu'ils parussent morts. Alors on les mit au feu.

— Ah!! fit madame Doliban avec un tressaillement d'horreur. Et... vous... vous avez échappé?

— Sans doute, répondit M. Larviane avec le même sang-froid, mais cette fois avec un sourire d'une singulière amertume. — Sans doute, puisque je suis ici. Mais je l'ai payé cher!

— Comment? » demanda madame Doliban toute palpitante.

A cette question, le stoïcisme de M. Larviane parut l'abandonner. Il devint pâle, et se leva. Mais il y a dans le souvenir des douleurs qu'on a éprouvées une sorte d'attrait irrésistible. On hésite à les réveiller; puis quand la plaie s'est rouverte, il semble qu'on prenne plaisir à l'élargir encore. M. Larviane subissait lui-même alors cette influence qui entraînait déjà madame Doliban. Malgré sa profonde horreur pour ce cruel récit, elle l'écoutait, et le désirait, les yeux fixes et le sein palpitant.

« Oui, oui! reprit M. Larviane en revenant vers elle, et en croisant les bras avec une sorte de tressaillement convulsif, — j'en suis échappé. C'était indispensable. Je ne devais pas rester là... J'en suis sorti avec Guéméné. Il est vrai que, lui, ça a été pour être haché en morceaux deux jours après. Je reste seul aujourd'hui acteur et témoin de cette abominable scène.

— Mais... comment?

— C'est bien simple. Je suis homme de couleur... quarteron; c'est ce qui m'a sauvé. Je leur ai dit que j'étais un des leurs, ainsi que Guéméné... et nous le leur avons prouvé... Si ce pauvre de la Longuepierre eût encore vécu, peut-être aussi, bien qu'il eût moins de sang mêlé, aurait-il...

— Mon Dieu!... comment cela? »

A cette question, répétée encore une fois, M. Larviane tressaillit, et devint livide. Il passa la main sur son front.

« Oh! ceci, c'est différent. Quand on a la mort sous les yeux, la torture sous les pieds... et que le destin y est... on fait bien des choses qu'on a peine à s'expliquer soi-même plus tard, et que d'autres peut-être ne comprendraient pas.

— A propos! j'aurais été charmé de faire connaissance avec M. Doliban, surtout à cause de ce pauvre Charles.

— M. Doliban en sera sans doute désolé... mais, j'oublais! la fête de mon jeune Charles Doliban... »

Ce seul mot fit sur M. Larviane un effet terrible. Il recula comme s'il eût reçu un coup électrique, et fixa sur ma tante un regard si singulier qu'elle en resta stupéfaite. Cependant il se cabra presqu'aussitôt, et reprit d'un ton de sombre indifférence :

« Au fait... c'est plus convenable. Ces souvenirs sont pénibles. Je partirai sans le voir.

— En vérité! reprit ma tante, dont la curiosité était dès ce moment excitée au plus haut degré, je vous assure que M. Doliban y attache un grand intérêt... Vous connaissiez l'enfant de M. Charles Doliban?

— Sans doute!

— Cette petite fille était jolie?

— Charmante! une ravissante enfant... Une tête d'ange! Je l'avais fait si souvent danser sur mes genoux... Elle m'aimait, cette enfant; et lorsqu'elle s'échappa déjà sanglante, et vint se réfugier derrière moi en criant... je fus près de... de... »

M. Larviane s'arrêta. La voix lui manquait, et il cacha sa figure entre ses mains, s'inclinant sur ses genoux. Puis il se releva pâle et morne :

« Il y a de ces fatalités qui sont terribles! reprit-il froidement.

— Quoi! s'écria madame Doliban, avec une précipitation pleine de surprise, vous croyez que la fille de mon beau-frère Charles... vous croyez... qu'elle aurait été... tuée?

— Je ne le sais que trop! répondit M. Larviane, avec un mouvement nerveux involontaire. Ils l'ont égorgée à mes pieds... et brûlée devant moi. Pauvre petit ange! elle tournait encore vers moi ses petites mains qui s'agitaient, et ses yeux... ses beaux yeux si noirs... lorsque le couteau... Ah! ce regard me suivra jusqu'à mon dernier jour! »

Il se leva brusquement, et fit quelques pas dans le salon en chancelant. Madame Doliban était restée interdite.

« Elle est morte! répéta-t-elle; et elle avait les yeux noirs!

— Comme sa mère! répéta M. Larviane avec un accent vraiment déchirant. O mon Dieu! mon Dieu! pauvre mère! pauvre enfant!... et il faut avoir survécu à tout cela! Quelle destinée, juste ciel! quelle destinée!... »

Il s'arrêta un moment, puis reprit son chapeau, et dit d'une voix altérée :

« Adieu, madame. Je suis charmé de vous avoir revue, belle de bonheur et de santé. Je vous assure que c'est une véritable consolation pour moi... J'aurai probablement le plaisir de vous revoir avant mon départ, et nous laisserons de côté, j'espère, ces pénibles souvenirs. »

Il salua et sortit. Madame Doliban le reconduisit jusqu'à la porte.

« Pardon! dit-il avant de prendre tout à fait congé; j'ai retrouvé, par le plus grand des hasards, une vieille négresse affranchie... la mama Marie, que nous appelions ainsi à cause de son bon cœur. Je ne sais si vous vous la rappelez. C'est une excellente femme, quoique négresse, et je la conserverai à mon service. Ces gens-là vous sont fort dévoués, quand ils ne vous empoisonnent pas. Eh! bien, la mama Marie a su ce matin que j'avais eu de vos nouvelles, et a manifesté le plus grand désir de vous voir.

D. FABRE-D'OLIVET.

(*La suite à un prochain numéro.*)

Les Cafés de Paris.

« Le café passera comme le Racine, » prophétisait jadis un célèbre bas-bleu. Eh bien! le café, comme le Racine, n'ont passé qu'à la postérité, et sont encore dans toutes les bouches. Le Racine a bien eu quelques moments de baisse; il a été, comme chacun sait, *exilé* en 1830; mais le café a traversé toutes les phases politiques et culinaires avec une prospérité croissante. Sous l'ancien régime, un homme de haute naissance n'a pas cru déroger en attachant son nom à une nouvelle cafetière; Voltaire a sustenté de café coupé avec du chocolat sa débile et longue vieillesse; Fontenelle s'est abreuvé un siècle de ce poison lent. La révolution, cette buveuse de sang, a pourtant su l'apprécier, tout comme le régime du bon plaisir, et plus d'un girondin a payé de sa tête le crime d'avoir aimé à prendre son café chez madame Roland. Sous l'empire, Berchoux et Delille l'ont chanté; à la restauration, si chère ne l'a pas chanté, l'a du moins beaucoup consommé, et la révolution de juillet ne le cède en rien à la restauration. Aujourd'hui, qui ne sait que le café au lait forme

le déjeuner des trois quarts de la population de Paris? Nulle part plus qu'en France, et surtout à Paris, le café, érigé presque en divinité, n'a des temples coquets, somptueux, innombrables. Partout on prend le café; mais, en aucun lieu du monde, on ne le hume avec tant d'aise, de confort, de joyeux et brillants accessoires qu'à Paris. Le

Café Pierron.

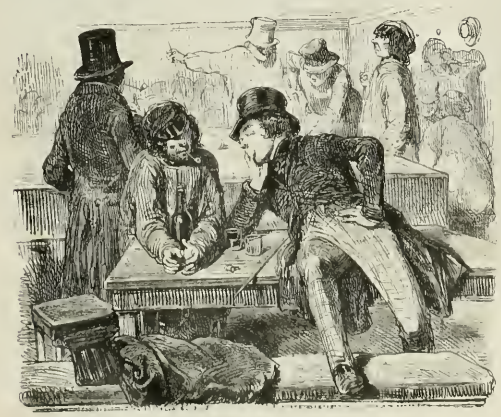
café est inconnu à Londres; on n'y trouve que d'odieuses tavernes. Les Orientaux, d'où nous vient l'habitude de s'assembler expressément dans un lieu *ad hoc* pour savourer l'essence de la divine fève, ne consacrent à cet usage que des espèces de trous, sans doute fort pittoresques sous le pinceau des Marilhat et des Decamps, mais infiniment plus agréables à contempler, je vous le jure, au Louvre qu'à Alger ou à Smyrne. Les Allemands ne possèdent guère que des tabagies assez mornes. Il en faut dire autant des Hollandais : à Amsterdam, un seul café, sur la grande place du palais, mérite à peu près ce nom; mais il est silencieux, triste, froid comme un synode d'arminiens. Il semble qu'on craigne d'y parler, d'y marcher, d'y agir, d'y vivre. Quelle différence avec l'entrain, la gaieté babillarde et expansive, qui s'allument chaque soir, avec les feux du gaz, dans un café parisien! Les Belges, les Bruxellois surtout, sont plus civilisés; leurs cafés sont montés à la *façon* de Paris, et ils leur ont

A la Courtille.

tout emprunté, y compris la ridicule morgue, plus ridicule encore chez les Belges qu'ailleurs, de ne pas servir de bière, comme trop populaire et trop économique. J'ai ouï dire le plus grand bien des cafés de Naples et de Venise; mais j'imagine que le lointain poétique du souvenir les rehausse singulièrement dans la pensée des narrateurs, et j'ai peine à croire qu'ils effacent ou égalent seulement tout ce que Paris peut offrir de splendeurs et d'élégances en ce genre.

Donc, Paris est la terre classique des cafés, comme l'Arabie est celle du moka. Je voudrais bien savoir ce qu'en pense aujourd'hui madame de Sévigné, et je payerais bien volontiers les frais de poste d'une charmante lettre qu'elle nous écrirait de l'autre monde pour nous dire, dans le plus joli caquetage posthume, tout son courroux, tout son dépit de devineresse prise en faute sur une si sotte, si persistante, si inexplicable aberration. Et le Racine qui a encore ses grandes entrées au château, plus heureux que de son vivant, où il les perdit, et ne put se consoler de sa disgrâce! C'est scandaleux, c'est inouï, c'est révoltant! mais c'est exact.

Les plus anciens cafés de Paris sont, si je ne me trompe, le café *Manoury*, sur le quai de l'École, qui n'a plus aucun caractère, et le fameux café *Procope*, où s'est réunie un demi-siècle, en face de la Comédie, alors rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés, l'élite des beaux esprits français. Je ne ferai pas d'archéologie, et ne chercherai pas à restituer cette belle époque procopéenne de laquelle il ne reste qu'une décora-



Quartier Latin.

Boulevard du Temple.

tion assez laide et assez enfumée pour paraître contemporaine, et une grande table située au fond de l'une des deux pièces, et dont le marbre gris et jaune a longtemps eu l'honneur de supporter les coudes et la demi-tasse de l'illustre châtelain de Ferney. Aussi porte-t-elle son nom, et est-elle l'objet de la vénération des étudiants de première et de seconde année qui s'enorgueillissent plus ou moins d'être *disciples de Voltaire*. C'est l'aristocratie de la jeunesse studieuse qui se réunit au café Procope : on n'y fait plus guère d'esprit ; mais en revanche on y pratique du matin au soir un domino transcendental. Le café Procope est la première académie de dominos du monde connu. La jeunesse imberbe est admise à y contempler plusieurs grands hommes qui se vantent d'avoir traversé dix générations d'étudiants sans payer

A la Halle.

Place Maubert.

Estaminet du Cheval blanc.

Barrière du Maine.

Chez Paul Niquet.

Rue aux Fèves.

une demi-tasse, le tout par la science de la pose et la vertu du double blanc.

Deux autres très-anciens cafés sont celui de *la Régence* et le café *de Foy*, l'un sur la place du Palais-Royal, et l'autre au Palais-Royal même. Le premier a toujours été et est encore renommé pour le nombre et la force de ses joueurs d'échecs, de même que le café Manoury l'était anciennement pour la réputation de ses joueurs de dames. On y voit le portrait du célèbre Philidor, jadis l'un de ses habitues les plus assidus, qui fut à la fois le rival de Monsigny et de Grétry, et maître en l'art de Palamède. Là, trente batailles pacifiques s'engagent chaque soir sous l'œil d'une galerie compétente et nombreuse qui juge les coups, et décerne au général victorieux des applaudissements motivés, bien sentis, et d'autant plus enivrants. Quant au battu, il jure de prendre sa revanche,

Et du terrible *mat* à regret convaincu,
Considère longtemps le coup qui l'a vaincu.

On ne joue pas au café de Foy. La conversation et la lecture font tous les frais de ce vénérable établissement qui affecte, dans sa simplicité systématique et étudiée, la morgue de l'ancien régime, et s'est préservé avec soin de toutes les innovations romantiques du café moderne. Il a rejeté loin de lui le cigare, le domino, le billard, les déjeuners à la fourchette comme autant de souillures à ses quartiers de noblesse. Il n'a pas besoin de ce clinquant pour enrichir septennalement chacun de ses propriétaires. Si l'école classique était bannie du globe, c'est au café de Foy qu'elle trouverait un refuge. Sa grande salle basse est une succursale de l'orchestre du Théâtre-Français. C'est là encore, et là seulement qu'on s'occupe sérieusement des mérites du dernier Frontin et des grâces de la nouvelle soubrette, toujours, bien entendu, intérieure à ses nombreuses devancières. Il y a là des gens dont les souvenirs dramatiques remontent, sans solution de continuité, à Monval et à la *petite Mars*. On respire dans cette atmosphère comme un parfum d'ailes de pigeon et de littérature-empire. L'ombre de M. Etienne plane encore sur ces tables, autour de ces piliers de stuc, chers aux académiciens dont il a été si longtemps l'âme, et derrière la sienne, celles d'Arnaud et de ce bon M. de Jouy. Au reste, que d'illustrations diverses a vues passer le café de Foy! Que d'anecdotes s'y rattachent! C'est presque un monument historique. C'est là que Sainte-Foy eut sa fameuse querelle de la bavaroise au lait qui, pour lui avoir valu un si bon coup d'épée, n'en demeura pas moins ce qu'elle est en effet, un fort détestable souper. N'est-ce pas du café de Foy que Camille s'élança aux jours de l'insurrection populaire pour haranguer les citoyens, leur distribuer de sa main des signes de ralliement arrachés aux branches des arbres, et jeter ainsi la première base de la cocarde nationale? Qui n'a remarqué au plafond de l'établissement cette hirondelle brossée dans un ciel de plâtre par Carle Vernet, dans un jour de verve bachique et de débauche pittoresque? Nous venons de revoir à l'exposition des peintres plusieurs des toiles jadis les plus vantées de ce spirituel artiste, et vraiment, il nous semble que son meilleur tableau est encore cette hirondelle, au reste, la seule peinture qui décore le café de Foy.

Le café *Valois* (donnons en passant une larme à sa mémoire) était, après celui de Foy, le plus ancien café du Palais-Royal. Longtemps encore, nous l'avons vu brillant d'un reste de splendeur, comme la légitimité, alors qu'elle espérait encore; mais quelques tendances démagogiques le firent abandonner de ses nobles, et jusque-là constants habitués, et il s'en est allé ces dernières années où s'en sont allées l'autre jour la *Quotidienne* et la *France*;

Où va la feuille de rose
Et la feuille de *papier*.

Le café *d'Orléans*, de récente origine, ainsi que la galerie vitrée dont il se pique d'être le plus bel ornement, et le café de *la Rotonde* résistent courageusement à la décadence de jour en jour plus manifeste, hélas! de ce Palais-Royal, si pimpant, si fêté au temps de ses déportements, si terne et si abandonné depuis qu'il s'est fait vertueux. Le méridien de l'univers n'est plus l'allée de la Rotonde, et les Cosaques trouveraient qu'on leur a bien gâté leur beau Palais-Royal s'ils le revoyaient aujourd'hui; aussi veux-je espérer qu'ils n'y reviendront pas. Néanmoins, le café de la Rotonde tient bon; il dispute au café de Foy le fermage des chaises et tables du jardin, moyennant la simple bagatelle de quarante mille francs par an payés à la liste civile. C'est lui qui à cette heure est en possession de ce privilége si envié que cent mille demi-tasses ne le sauraient payer. Il ne pense pas sans doute, puisqu'il l'a emporté, payer cet avantage trop cher. Que le ciel lui soit pur et les zéphyrs légers, et que le mémorable été de 1846 renaisse pour lui jusqu'à la fin de son bail! C'est ce que je lui souhaite au nom des officiers en demi-solde, des comédiens en grève, des commis de nouveautés et des ménages bourgeois qui forment la majorité de son infinie clientèle de consommateurs en plein vent.

Le café *Corazza* date de cette époque d'invasion napolitaine où les célèbres glaciers Zoppi, Tortoni, Corazza, vinrent populariser, en France, l'art du sorbet au marasquin et de la glace panachée. Placé aujourd'hui sous la direction de l'un des frères Douix, qui furent *dans la bouche* de Charles X, il a subi les influences de la vocation première de son propriétaire actuel, et a pris une place distinguée au nombre de ces amphibies agréables qu'on nomme *cafés-restaurants*. Personne ne saurait s'en plaindre.

Le café *Lemblin*, renommé pour l'excellence de son café et de son curaçao sec, fut longtemps au café Valois ce qu'est le *National* à la *Gazette de France*. Sous la restauration, il fut une loge maçonnique pour le carbonarisme; dans les premiers jours de la révolution de juillet, une succursale du club des *Amis du peuple*. Mais il est reconnu aujourd'hui qu'un café ne doit point avoir d'opinion. Le café Valois a été victime de ses principes politiques; le café Lemblin pourrait bien être tôt ou tard immolé aux siens. Le libéralisme déjà l'a prodigieusement délaissé, et c'est un tort; car l'on peut bien négliger un peu sa patrie, mais on aime toujours le café.

Tous ces établissements, sauf le café de Foy, ont plus ou moins sacrifié au culte envahissant du havane et du panatellas; mais, sous ce rapport, ils sont hors d'état de soutenir la concurrence avec les grands estaminets que renferme le Palais-Royal, et qui occupent pour la plupart les vastes et beaux appartements des anciennes maisons de jeux. Les plus célèbres sont l'estaminet *Hollandais* et l'estaminet *de l'Univers*, auxquels dix autres sont venus s'adjoindre depuis quinze ans, tous jouissant d'une certaine faveur et attirant à eux un public de jour en jour plus convenable. Le temps n'est plus où l'épithète de *chevalier d'estaminet* était un stigmate repoussant dont les gens bien nés flétrissaient tout homme plus ou moins imbu d'odeur de cigare. Aujourd'hui, puisque chevalier il y a, tout le monde est chevalier de cet ordre, et je pourrais citer entre bon nombre d'autres un quatuor de législateurs — lesquels aussi chevaliers de la Légion d'honneur — qui prend chaque soir sa demi-tasse et fait sa partie de dominos à l'estaminet du 115, lieu lugubre jadis d'où sortait le suicide, le front pâle, l'œil égaré, et qui, grâce à Dieu, n'est plus le théâtre que des innocentes catastrophes de la *culotte* et du doublet.

Passons les ponts et allons prendre le café au quartier Latin, avant d'aborder les élégants et célèbres *coffee-houses* du boulevard, pour de là, descendant l'échelle, arriver à donner un coup d'œil aux estaminets populaires.

Je laisse de côté le café Procope, où j'ai déjà fait une station. Mais le café *Molière* et le café *Voltaire* méritent aussi une mention. Leur origine est moins ancienne et moins illustre que celle du premier; mais ils comptent déjà une longue existence signalée par une vogue constante, et tout porte à croire que, soutenus par les noms augustes qu'ils portent, ils passeront à la postérité étudiante en l'an scolaire 1900 et peut-être bien au delà. Je cite ces cafés parce qu'ils sont littéraires (il n'en est plus de politiques, même dans le pays latin); parce qu'il s'y réunit une jeunesse d'élite, jeunesse intelligente, enthousiaste, dont les nobles instincts ne se sont point encore desséchés au contact des intérêts matériels, et qui se dédommage de n'avoir plus à cœur les grandes affaires du pays en apportant une passion d'autant plus vive à examiner, à juger, à débattre les questions d'art, de sciences, de lettres, de philosophie à l'ordre du jour. Tout cela est bien, il est vrai, entremêlé de *poules* et d'un peu trop de punch; mais on a vingt ans; et qu'importe! le fond est bon, le cœur est droit et les tendances élevées. C'est là que les productions des feuilletonistes à la toise sont estimées à leur valeur; c'est là que les revues et les recueils sérieux, ou du moins ceux qui se respectent, sont lus, commentés, étudiés, et que l'honneur de tenir une plume littéraire est diguement apprécié. Plus d'un écrivain l'est devenu dans cette fécondante atmosphère et dans ce milieu plus paisible qu'on ne le pense communément, où il se remue tous les soirs assez d'idées pour défrayer l'Institut pendant vingt séances. — Le café *Tabourey*, qui occupe le rez-de-chaussée de la maison habitée par M. Jules Janin, est, à cette cause peut être, du nombre des cénacles littéraires du quartier latin. Il fut le berceau de la naissante renommée de M. Pousard, et c'est de là que la Lucrèce s'élança, timide d'abord, puis grandissante outre mesure, pour courir sus aux Tarquins. Depuis cette époque, le véritable foyer de l'Odéon, dans les entr'actes, est à l'estaminet du café Tabourey.

Des autres tabagies innombrables et innommées où s'assemble, la pipe à la boutonnière et le bret basque sur l'oreille, la tourbe des étudiants moins aristocratiques et moins raffinés dans leurs goûts, et aussi celle des *étudiantes*, je ne dirai rien. J'aurais bien là quelques scènes de mœurs à offrir, mais je craindrais que les mœurs mêmes n'en pâlissent ombrage, et d'ailleurs le cadre restreint qui m'est assigné ne me permet de m'attaquer qu'aux sommités.

Je quitte donc le Latium pour regagner la ville moderne; mais en traversant en toute hâte le faubourg Saint-Germain, et en longeant cette rue du Bac si chère à madame de Staël, je ne puis omettre entièrement le café *Desmares*, qui joua un si grand rôle légitimiste sous la branche aînée des Bourbons; qui, plus tard, avec les débris du café Valois, composa une sorte d'*Union monarchique*, et qui aujourd'hui, revenu de ses rêves politiques, se contente d'être un excellent café-restaurant, où les chefs supérieurs des ministères coudoient les vétérans du droit divin, et où tous sont servis et accueillis à merveille sans distinction d'opinion. Il y a beaucoup de tenue et même une sorte de rondeur dans l'aspect de cet établissement. Il n'est pas sans analogie avec le café de Foy, si ce n'est que ce dernier tient pour l'empire, tandis que le café Desmares nourrit, à son insu, un faible pour la restauration, ses premières et, je crois bien, ses seules amours.

Gagnons maintenant en toute hâte les boulevards, et cependant jetons un coup d'œil en suivant la rue du Coq-Saint-Honoré sur le *café des Arts*, cher au fouriérisme, qui s'y livre chaque soir à un whist passionnel et à une poule socialiste. C'est là que l'apôtre Jean Journet, fameux par ses *cris et soupirs*, expose ses théories néo-évangéliques, et que M. Toussenel, le spirituel feuilletoniste du phalanstère, développe ses paradoxes les plus hardis.

En face du Théâtre-Français, le café Minerve mérite aussi d'être remarqué. Ce ne sont pas des socialistes, mais des sociétaires qui s'y rassemblent. Les acteurs de la Comédie aiment à s'y délasser de leurs travaux scéniques... *Favet Minerva labori*.

Nous voici au boulevard, dont nous ne pouvons que suivre au pas de course la ligne étincelante de gaz et de splendides étalages; car l'espace nous est mesuré, et les dessinateurs nous envient la place que tiennent ces lignes frivoles et qu'ils occupent mieux que nous.

C'est à partir de la rue de la Chaussée-d'Antin que commencent le véritable boulevard et les véritables cafés, ceux où Paris mondain se donne rendez-vous. Voici, à l'angle de cette rue, un autre *café de Foy* beaucoup plus élégant, mais non meilleur que son illustre homonyme et devancier;

Tortoni, dont l'européenne renommée nous dispense de tout éloge, mais dont le perron est un peu morne depuis qu'il a été déserté par ces gros messieurs du *fin courant* et du *report*;

Le *café Anglais* et la *Maison-d'Or*, chers aux viveurs, aux débardeurs, aux Mogadors et aux Frisettes; temples du lansquenel, manoirs de *gentilshommes*, ouverts le jour, ouverts la nuit, salles à manger et exutoires des bals masqués de l'Opéra, officines gastronomiques, établissements dionysiaques dont les galants réduits ont vu plus d'aventures que le fameux *sofa* de M. Crébillon le fils. Quelle chronique nous pourrions dérouler sur ces deux célèbres réfectoires de la jeunesse dorée! Que d'anecdotes, de souvenirs se pressent en foule sous notre plume, ou pour mieux dire dans notre tête! Mais il faut laisser là notre mémorial. « En avant, en avant! » nous crie le metteur en pages du journal.

Voici le café *Douix* et le café *Riche*, jadis glorieux, aujourd'hui vivant assez mal, je le crains, sur leur antique renommée.

L'estaminet du *Grand-Balcon*, adossé à l'Opéra-Comique, qui est aux joueurs de billard ce qu'est le café de la Régence aux joueurs d'échecs ou Procope à ceux de dominos: une véritable académie.

Le *café de l'Opéra*, où s'est réfugiée la gent boursière après avoir quitté le perron Tortoni. Cet établissement, composé mi partie de musiciens et de coulissiers, est un des plus curieux de Paris; il mériterait seul un chapitre spécial; mais nous ne pouvons le lui accorder: passons donc!

Le *divan de l'Opéra*, qu'infestaient autrefois certains oiseaux de proie, connus dans le monde de Clichy sous le nom de *courtiers de papier*, c'est-à-dire d'intermédiaires entre les jeunes fils de famille qui sentent le besoin de se dépouiller à l'avance de leur patrimoine et les Shylocks contemporains. C'était là sa spécialité; car tout établissement doit avoir la sienne pour s'assurer un certain fonds. Le divan de l'Opéra a, je crois, renoncé à celle-là: il a bien fait. En revanche, il s'y réunit un assez bon nombre de boursiers. J'ignore s'il a gagné au change.

Le *divan de la rue Lepelletier*: c'est le café Procope du dix-neuvième siècle. Tous les arts, tous les organes de la presse y sont représentés. On y fait beaucoup de critique, trop de critique, et en général plus d'esprit que de consommation. Le maître du café s'en plaint dans l'intimité; mais comme il est glorieux au fond de posséder tant de grands hommes, il n'a garde de laisser apparaître son secret désappointement. Ce n'est pas à dire précisément qu'il ait à payer sa gloire; mais elle ne l'enrichira pas. Nous pourrions citer beaucoup de noms très-recommandables et quelques-uns même célèbres parmi ceux dont les propriétaires honorent le Divan de leur présence; la majorité toutefois s'y compose d'écrivains qui dépensent beaucoup d'esprit et de talent dans les travaux obscurs du petit et même du grand journalisme. On y trouve un peu trop de génies incompris. En somme, s'il est permis de comparer un instant la Bourse à la Littérature, nous dirions volontiers que le divan de la rue Lepelletier est la coulisse des belles lettres, comme le café de l'Opéra est la coulisse de la Bourse.

Le *café Cardinal* réunit à l'heure du déjeuner la plupart des mêmes grands hommes. Ils entament, en prenant la tasse de café au lait, le haut problème d'esthétique qui sera résolu le soir. Le buste de Richelieu sourit à leurs combats et les protége, du haut de sa niche, de son patronage posthume.

Le *café Frascati* eut pendant une quinzaine l'honneur d'occuper tout Paris avec une belle limonadière, si belle qu'il fallut bientôt la confisquer de crainte d'effervescence et d'invasion populaire.

Le *café Véron* inaugura le règne des cafés splendides, où l'or, les peintures, les glaces, l'ameublement attirent et éblouissent l'œil.

Mais il fut bientôt distancé dans cette voie par le café *Pierron*, dont notre numéro offre un aperçu au lecteur. Ce ne furent plus seulement alors le pinceau et l'art du doreur que le limonadier-artiste sut mettre largement à contribution. Entre ses mains habiles et hardies, le café devint un palais magique, où tout l'art de la Renaissance fut mis en œuvre avec un goût d'archéologue et d'architecte. Ce ne furent partout que médaillons, pendentifs, culs-de-lampe, boiseries sculptées, plafonds dorés et ciselés. Là, véritablement, tout le monde pouvait se croire chez un prince, et tout le monde était chez soi. L'exemple de M. Pierron trouva beaucoup d'imitateurs. De là le café de *la Banque*, les nouveaux *Frères Provençaux*, et quelques autres qui sont demeurés enfouis sous leur magnificence; mais aucune concurrence rivale, aucun plagiat, n'ont pu effacer la splendeur de l'initiative prise par le café Pierron, qui est véritablement demeuré le chef de l'école Renaissance appliquée à l'exploitation de la demi-tasse et du sorbet.

Il y a loin du café Pierron à l'estaminet du *Cheval-Blanc*, dont nos lecteurs peuvent également apprécier la physionomie patriarcale et débonnaire. Cet établissement, peu connu, est situé dans le faubourg Saint-Denis. C'est l'estaminet primitif dans toute sa pureté native. Loin d'appeler la clientèle par le charlatanisme du reste fort licite d'un étalage fastueux, il semble la fuir, comme au temps où fumer était un grand crime. Il n'a point d'entrée sur la rue; on y pénètre par une cour et un dédale de couloirs. Aussi sa renommée ne dépasse guère l'enceinte du quartier; mais elle y est fort bonne, ce qui vaut bien les murs dorés. Les habitués du lieu sont tous gens respectables et *établis*, qui aiment à pratiquer dans l'ombre, comme s'il s'agissait du plus affreux mystère, leur petit défaut favori. Je ne sais trop, en vérité, si une présentation quelconque n'est pas nécessaire pour qu'un étranger

y soit admis. Et par ce mot *étranger*, notez qu'il faut entendre tout simplement les citoyens des onze autres arrondissements. Au reste, le *Cheval-Blanc*, par ses mœurs pacifiques et par sa bonhomie, tient beaucoup de l'estaminet germanique, ce qui est, certes, une raison pour que le Parisien proprement dit y soit considéré comme étranger.

En continuant à suivre la ligne des boulevards, nous trouvons :

Le *Café-Spectacle*, qui appartient avant tout à l'art dramatique, et que par conséquent nous laisserons de côté;

Et le célèbre *Café Turc*, dont la vogue, pendant et même depuis l'empire, n'eut d'analogue peut-être que celle des Bains-Chinois. A cette glorieuse époque, les noms exotiques faisaient fortune, l'Europe, que dis-je! le monde entier étant devenu notre domaine. La foule s'est portée encore, il y a quelques années, au Café et au Jardin Turc pour assister aux concerts en plein vent mêlés de pyrotechnie et de feux de Bengale que dirigeait le rival de Mosard, Julien. Cette union mal assortie et passablement incestueuse de Vulcain et d'Euterpe n'a pas eu de suites durables, et le Café-Turc, un instant débouché et étourdi par tout ce fracas, n'a pas tardé à retomber dans l'heureuse placidité qui est le fond de son caractère et dont il ne sortira plus. On sait qu'il est le rendez-vous de cette classe si enviable qu'on nomme les rentiers du Marais. Cette clientèle vaut pour lui une inscription au grand-livre. Bien que de mœurs très-différentes, il offre, comme voit, une certaine analogie avec le café de l'Opéra. Seulement, au Café-Turc on est dans l'habitude de garder les rentes qu'on a, tandis que dans l'autre établissement, on vend celles que l'on n'a pas. Voilà toute la différence.

Notre tâche touche à son terme. Il nous reste à dire quelques mots seulement des cafés de bas étage, des estaminets suspects, des *souricières*, ainsi nommées, parce que la police, par des descentes inopinées, y prend les malfaiteurs au piége, des cabarets, des *tapis-francs* et autres bouges de même ordre. Nos lecteurs comprendront sans peine que nous n'y fassions pas une longue station. Les mœurs des voleurs ont été littérairement étudiées, et on trouvera dans d'autres recueils tout ce qui peut, à cet égard, satisfaire la curiosité la plus avide. Le sujet n'a même plus le mérite d'être neuf, et l'argot n'est plus à la mode. Quant aux guinguettes et cabarets populaires dont le nombre est infini, le temps et l'espace nous manquent pour en dresser le catalogue. S'il faut le dire, un tel travail nous est assez peu sympathique. Non certes que nous dédaignions le peuple et que ses mœurs ne nous paraissent pas dignes d'être étudiées et connues, ainsi que ses besoins, ses vœux et ses tendances; mais ce n'est pas au cabaret que nous aimons à l'observer. Au reste, sur un tel sujet, notre plume ne pourrait qu'affaiblir les énergiques dessins de Daumier. Ils vous diront, beaucoup mieux que tous les textes imaginables, ce qu'est le terrible spectacle de l'ivresse dans la misère. Et si nous présentons ces lugubres tableaux si saisissants de vérité, c'est uniquement en souvenir et en imitation des Lacédémoniens qui tournaient contre le vice même l'aspect du vice, et laisaient servir l'intempérance des ilotes à raviver et affermir chez les hommes libres le culte de la sobriété.

La confrérie de la Charité de Vernon.

Quand on habite Vernon, la première des petites villes normandes qu'on rencontre sur la route de Paris à Rouen, on est éveillé dès l'aube, à certains jours, par un bruit inaccoutumé. Un homme parcourt les rues, armé de deux clochettes qu'il agite alternativement et dont le son est discordant et lugubre. Par instants le bruit cesse; l'homme s'arrête, s'approche d'une maison, frappe à la porte trois coups mystérieux; puis il continue sa marche, sonne, frappe à d'autres portes, arrive à un carrefour et s'arrête. Alors s'élève une voix triste qui prononce en psalmodiant la semonce que voici :

> Bonnes âmes qui dormez,
> Réveillez-vous, réveillez;
> Priez Dieu pour les trépassés,
> Que Dieu leur veuille pardonner.

Et les clochettes sonnent, l'homme reprend sa course, s'éloigne, et le bruit s'éteint peu à peu.

Cet homme mystérieux porte un costume étrange : une longue robe de drap noir serrée à la ceinture par un cordon de même couleur; une tunique parsemée de larmes d'argent, d'os croisés et de têtes de mort, ornements de deuil; des rabats de linge blanc couvrent sa poitrine; sa tête est nue, et le chaperon de vert brun et de forme bizarre dont il se coiffait autrefois flotte maintenant comme une écharpe sur son épaule gauche et sur sa poitrine.

On appelle cet homme le cliqueteur; ses fonctions, en outre de la semonce que nous venons de dire, et à laquelle il procède vingt fois environ dans l'année, sont d'annoncer les décès, le matin, à tous les carrefours de la ville, en recommandant les défunts aux prières des fidèles, et enfin de précéder, clinquettes sonnantes, la confrérie de la Charité dans les inhumations dont elle a la charge.

La confrérie de la Charité de Vernon est donc, on le voit, sous une forme chrétienne, et, nous le disons d'avance, à un titre à peu près gratuit, l'une de ces antiques associations qui s'étaient fondées en Normandie pour l'accomplissement de ce pieux devoir dont on fait aujourd'hui métier et marchandise.

Elle fut instituée en 1519 par la corporation des tailleurs de drap assistés de quelques autres bourgeois de la ville; et elle a survécu jusqu'à ce jour, telle qu'elle avait été créée, portant le même costume, observant les mêmes statuts, sauf quelques modifications résultant de la succession des années.

La confrérie de la Charité se recrute chaque année de treize frères pris dans les diverses classes de la population et qui s'affilient de leur libre volonté. Les frères remplissent seuls, pendant un an, toutes les obligations du service, quelque nombreuses qu'elles puissent être. Ainsi ils doivent être prêts à toute heure, et se réunir au premier son de cloche, tous les treize, tût-ce pour un convoi du dernier ordre, à la chambre où sont déposés leurs costumes, pour se rendre en ordre, en silence, à la suite du chapelain et de la bannière, sur quelque point que ce soit du territoire de la ville.

Une fois l'année expirée, ils ne sont plus tenus d'aucun devoir, à moins d'insuffisance des membres nouveaux, ce qui les contraindrait à prêter leur assistance pendant un mois à tour de rôle; et ils jouissent, comme tous les anciens frères, des honneurs et des prérogatives de la confrérie, c'est-à-dire de la triste faculté d'être inhumés gratuitement et en grande cérémonie.

Leur costume est semblable à celui du cliqueteur, sauf la tunique parsemée d'ornements lugubres : robe noire avec rabat blanc, bas noirs et souliers, le chaperon de vert-brun, relevé de quelques ornements en argent et jeté sur l'épaule gauche, et sur la tête, dans les circonstances où les frères ont faculté ou obligation de se couvrir, une barrette noire qui remplace aujourd'hui le chaperon, abandonné comme coiffure et conservé seulement comme ornement.

Ce chaperon est en serge ou en soie verte; il a la forme d'un sac ou d'une poche de forme conique. Une frange d'argent, surmontée des mots *Dieu soit loué* en lettres d'argent, orne sa partie inférieure, et vers le sommet une autre inscription indique le rang du frère à qui le chaperon appartient. Vers le milieu, dans le sens de la longueur, est une ouverture ovale bordée d'un galon d'argent, et, dans l'intérieur de la poche, sur la partie que cette ouverture laisse à découvert, une broderie argent et or représente deux anges adorant le saint-sacrement. Dans les circonstances où le chaperon devait être porté, c'est-à-dire au convoi d'un frère en exercice ou d'un dignitaire, le frère passait sa tête dans le sac par l'extrémité inférieure et s'encadrait le visage dans l'ouverture ovale dont nous avons parlé. La partie supérieure du chaperon retombait derrière la tête, et la partie inférieure enveloppait le cou, les épaules et la poitrine.

Les treize frères en exercice comptent trois dignitaires choisis parmi eux par la voie du sort. L'un est appelé roi, les deux autres sénéchaux; leur costume est un peu plus riche que celui des frères, et ils ont pour mission le maintien du bon ordre et des traditions.

Dans les cérémonies funèbres le roi marche en tête du cortége, portant une lourde croix de métal argenté à base massive, et les sénéchaux les chandeliers; suivent les dix autres frères, les uns portant le corps, les autres marchant deux à deux dans le silence le plus rigoureux et dans un ordre sévère.

La Charité est aussi au premier rang dans les fêtes de l'Église et aux processions de la Fête-Dieu; elle y envoie non-seulement ses treize frères en exercice, mais tous ceux des anciens frères qui, par dévotion ou pour l'honneur de l'institution, s'offrent à reprendre pour ce jour-là la robe noire et le chaperon.

En avant du cortége s'avance la bannière de la confrérie, en velours cramoisi brodé d'or, portée par un frère servant aux gages de la Charité. Ensuite viennent le roi et ses deux sénéchaux, cédant toutefois le pas, dans ces occasions, à trois autres dignitaires élus chaque année parmi les doyens de la confrérie, et portant les titres de roi des rois et de sénéchaux des rois. Le roi des rois a pour attributs une couronne qu'il porte sur un coussin de velours. Les treize frères en exercice marchent deux à deux et en silence, armés dans ces cérémonies de torches de cire montées sur de longs manches en bois peint, et ornées dans la partie supérieure de peintures non moins étranges que le costume que nous avons décrit.

Les soins pieux de la confrérie ne se bornent pas aux obligations que nous avons rapportées; elle a fondé plusieurs messes auxquelles elle assiste en corps le premier dimanche de chaque mois, le jour de la Fête-Dieu et de l'octave, les jours de saint Roch et de saint Sébastien, ses patrons. Ses statuts l'obligent en outre à rendre les derniers devoirs aux malheureux frappés de contagion, aux pauvres passants et aux noyés.

Nous avons dit en commençant qu'ils étaient à peu près gratuits les devoirs que la Charité de Vernon s'était imposés; il était difficile qu'ils le fussent tout à fait, et il fallait bien, qu'apportant dans son œuvre charitable le dévouement et le temps souvent précieux de ses membres, elle trouvât d'un autre côté les ressources qui lui sont nécessaires. Elle perçoit donc soit 10, soit 20, soit 50 fr. par inhumation, ayant pour chaque classe une bannière, une robe, un chaperon différents, et c'est avec ce revenu minime et unique, s'élevant à 16 ou 1,800 fr. par an et faiblement augmenté du produit des quêtes que font deux frères chaque dimanche à la messe de midi, que la confrérie remet 200 fr. à son chapelain, 150 fr. au porte-bannière, 87 fr. 50 c. au cliqueteur, et qu'elle pourvoit enfin aux fondations qu'elle s'est imposées et à ses dépenses annuelles d'entretien. A ces faibles ressources, qui sont administrées avec une remarquable économie, on en avait joint une autre pendant les premiers temps : c'était le payement de 5 sous par chacun des anciens frères lorsque l'un d'eux succombait; ce produit s'appelait le revenu des *obits*, et fut supprimé comme un impôt injustement ajouté à des charges personnelles déjà immenses.

La confrérie de la Charité a pour sanctuaire une chapelle dans l'église Notre-Dame de Vernon, et une *chambre*, petite salle de construction gothique élevée en dehors de l'église et à l'ombre du chevet.

La chapelle, qui occupe deux travées, contient un autel au-dessus duquel s'élèvent les deux statues de saint Roch accompagné de son chien, et de saint Sébastien percé de flèches; ces deux statues sont anciennes et peintes selon la mode du moyen âge. A l'extrémité opposée est un banc d'œuvre où se placent, aux grands jours, le roi des rois et ses deux sénéchaux; tout à l'entour sont des bancs pour les frères, et sur un des côtés deux râteliers portant, l'un la grande bannière, l'autre les torches dont nous avons parlé. Du reste, point d'ornements qui soient dignes d'être notés, si ce n'est un cadre donné à la confrérie par le noble marquis de Tilly-Blaru, qui fut en 1775 du nombre de ses membres; ce cadre, souvenir d'humilité chrétienne et de fraternité, contient... les armoiries du frère grand seigneur.

La *chambre*, dont l'entrée est interdite aux profanes, n'a de remarquable que la vétusté de sa construction. C'est un carré régulier, voûté en ogive, éclairé par une série de petites fenêtres et entouré de chevilles auxquelles sont suspendus les robes et les chaperons des trois classes. Une table occupe le côté nord du carré au-dessous d'un médiocre vitrail représentant le Christ, et sur cette table sont placés, comme sur le banc d'œuvre de la chapelle, une croix massive et deux chandeliers.

En apparence la chambre n'est autre chose qu'un vestiaire; en réalité elle est le *saint des saints* de la confrérie. A certains jours en effet sa physionomie change; les robes, les chaperons, les bannières sont enlevés, et laissent apparaître une rangée de bancs qui environnent la salle, et à la naissance des cintres une série d'inscriptions latines indiquant les devoirs de la charité.

Deus est charitas. Charitas benigna est; charitas non irritatur; charitas non inflatur; non cogitat malum; omnia sustinet; non gaudet super iniquitatem, etc., etc.

En même temps une consigne sévère régit l'intérieur de la chambre; c'est de là que les frères partent en corps pour se rendre à l'église ou aux cérémonies pour lesquelles ils sont convoqués.

C'est là qu'ont lieu, sous la présidence du chapelain, les délibérations qui intéressent la confrérie, et pendant lesquelles il est sévèrement interdit d'élever la voix, de s'animer, de se quereller, et surtout, disent les statuts, de parler par B. ou par F.

C'est là que les frères se réunissent en assemblée générale pour l'élection des dignitaires et du receveur de la confrérie, et aussi qu'au retour de chaque cérémonie le roi et les sénéchaux prennent note des infractions ou des fautes commises par chaque frère, et infligent des amendes.

Enfin c'est là que, le jeudi saint en présence du curé de Notre-Dame et du chapelain, se célèbre « *dans les bornes de la tempérance* » et en silence, le repas de la Cène, à la suite duquel treize pauvres reçoivent à manger des mains des frères.

La lecture des statuts de la confrérie démontre qu'en même temps que le fondateur qui les a rédigés reconnaissait l'exiguïté des ressources et la nécessité de les accroître, il sentait aussi sans doute que certaines classes, dédaignant de revêtir la robe noire et prétextant de l'impossibilité admise par les statuts, se feraient remplacer par des *commis*, et que les frères n'appartenant plus qu'aux classes inférieures, et peut-être moins rigides observateurs des règles, auraient besoin d'être maintenus par de nombreuses pénalités.

C'est dans cette double pensée que, semblable à certains jeux où l'on multiplie les embûches afin de multiplier les gages, a été conçu un code pénal qui prévoit non-seulement l'intempérance des paroles, les querelles, les B., les F., mais aussi les actes indécents, l'habitude du cabaret, l'ivresse, tout ce qui peut faire gémir les gens de bien et écarter la confrérie de sa décence primitive, et enfin un certain nombre de peccadilles que chaque frère, faculté digne de certains articles des constitutions jésuitiques, peut dénoncer si elles échappent à l'attention du roi ou des sénéchaux.

On peut juger de la nature des amendes par la lecture des articles suivants extraits du tarif :

Arriver à la chambre après l'heure sonnée, 2 sous 6. den.
N'avoir pas de bas noirs, 2 s. 6 d.
Se présenter à la chambre pris de boisson et hors d'état de faire son service, 1 livre.
S'écarter dans les courses pour aller au cabaret. 1 livre.
Se dérober pour causer dans la rue, en robe, 2 sous 6 den.
Sortir des offices sans besoin; ne pas rentrer dans l'église quand on aura satisfait à son besoin, 2 sous 6 den.
Lâcher de l'eau dans les cimetières ou contre les églises, 2 sous 6 den.
Ne pas faire une croix sur la terre avec la pelle en la prenant et en la quittant, 1 sous 5 den.
Passer devant la croix ou devant le célébrant, 1 s. 5 d.
Présenter la pelle au célébrant à sa gauche, 1 s. 5 d.
Venir à la chambre sans avoir les souliers propres, 1 s. 5 d.
Faire trop de bruit dans la chambre, y dire des injures, parler par B. et par F. ou en d'autres termes humiliants pour ses confrères, 10 sous.

Nous ne citons qu'une partie de ces amendes, qui sont au nombre de trente-trois pour des fautes prévues; car les dignitaires et la confrérie ont la faculté d'imposer des peines en dehors du tarif pour les cas extraordinaires.

Il fut bien que l'inconduite, l'ivresse, les querelles, les gros mots aient été fréquents, puisque c'est surtout sur eux que s'est portée l'attention du fondateur; mais doit-on en conclure que la confrérie n'est digne d'aucune considération, et qu'elle est passée à l'état de ces vieilles institutions dont le maintien répugne à nos mœurs? Non pas! Un vénérable prêtre nous écrit que la Charité a les sympathies de toutes les populations, et que si elle a un peu perdu de sa ferveur primitive, elle rappelle du moins la foi de nos pères et rend encore d'importants services. Ne doit-on pas dire alors que si les hommes qui la composent aujourd'hui ne la maintiennent pas toujours à la hauteur de sa mission, la faute n'en est pas à eux, mais aux hommes des classes élevées qui, croyant forfaire à leur dignité en s'associant à une œuvre noble et chrétienne, pensent avoir fait assez aux yeux du monde en payant pour les suppléer un artisan ou un homme du peuple? Nous ne sommes plus au temps où, sans fausse honte, un homme du monde s'offrait à endosser la robe noire et le chaperon, la Charité reste donc livrée à des hommes

que peu de convenances retiennent, et qui, sans le vouloir, sans le savoir même, laissent tomber peu à peu la considération que leur association mérite. Ce discrédit, qui n'est pas

Confrérie de la Charité de Vernon. — Le cliqueteur.

encore venu, mais qui pourrait venir bientôt, est-il bien réellement leur faute?

Et cependant cette confrérie a un noble but : elle a su conserver à l'inhumation chrétienne cette apparence solennelle qu'elle tend à perdre chaque jour; est-il en effet, quelque chose qui soit navrant comme l'abandon qui préside aujourd'hui à cette triste cérémonie? Cet agent des pompes funèbres qui vient marchander avec vous, et près du corps à peine refroidi de votre père, le nombre de cierges, le prix des ornements qui entoureront son cercueil; qui froidement et sèchement vous décrit l'habillement du prêtre, les dimensions de la croix mortuaire, la richesse du drap funèbre; ces hommes à gages, vêtus d'une hideuse livrée, parés de crêpes roussis, qui manient comme un ballot de marchandises la dépouille de celui que vous pleurez; ce maçon, ce jardinier qui vous poursuivent jusque sur le bord de la fosse pour vous proposer, l'un le plan d'un monument, l'autre un choix d'arbustes funéraires; ce fossoyeur impatient de rejeter la terre qu'il a creusée; ce prêtre même qui se hâte et qui abrége les derniers adieux de l'Eglise au chrétien qui n'est plus; ces mendiants qui demandent l'aumône; ces valets de la mort qui réclament un pourboire; tout cela n'est-il pas hideux, et ne laisse-t-il pas dans l'âme, pour toute la

Confrérie de la Charité de Vernon. — Frère portant une torche.

vie, le regret de n'avoir pu librement, saintement, sans témoins profanes, arroser de larmes une tombe vénérée?

Ici, au contraire, tout est grave; tout est saint et recueilli; les longues robes de deuil, le silence absolu, l'ordre rigoureux observé pendant la durée du cortége.

Le roi, les sénéchaux, le porte-bannière, marchent lentement, pliés sous le poids des lourds attributs qu'ils portent; le cliqueteur est en avant, agitant à longs intervalles ses clochettes lugubres; un seul mot, dit à voix basse, se mêle aux psalmodies des chantres : *Freres, au pardon*; c'est l'un des porteurs qui, fatigué, demande à être remplacé; la marche en est à peine interrompue, et continue dans le même silence. On arrive à la fosse; le roi, les sénéchaux s'agenouillent à une extrémité, le célébrant se place à l'autre; l'absoute prononcée, le corps descendu, — les pieds vers la rivière s'il était laïque, du côté opposé s'il était prêtre, — un frère s'avance, prend une pelle, trace une croix sur le sol, et présente au célébrant, à sa droite, cette première poignée de terre, dont la chute produit un retentissement si cruel; puis tous comblent la fosse, en ayant soin, sous peine d'amende, de ne passer ni devant la croix ni devant le célébrant, et de faire une croix sur la terre en prenant la pelle comme en la quittant. Alors le prêtre se retire; le rôle de l'Eglise est terminé, mais non celui de la Charité. On se forme de nouveau en cortége; la famille du défunt est reconduite à la maison mortuaire à la porte de laquelle les frères se rangent sur deux lignes. A mesure que passe un membre de la famille, ils l'accompagnent de ces mots : *Dieu fasse pardon au trépassé*; au dernier qui entre : *Dieu sauve le demeurant*; puis, toujours en silence, ils rentrent à la chambre de la confrérie.

Quelque sévères, quelque rigides que soient les amendes que nous avons énumérées, il est un jour dans l'année où elles sont sans autorité. Ce jour est le lendemain de la Fête-Dieu, et par fatalité un lundi, jour dès longtemps consacré aux libations, *dies tabandi*. C'est l'époque où treize nouveaux frères, admis en exercice depuis la veille, jour de la fête, vont recevoir dans un pèlerinage à Notre-Dame-de-la-Grâce, à environ deux lieues de Vernon, la consécration de leurs fonctions nouvelles, et préparer l'élection du roi et des sénéchaux à laquelle ils doivent procéder au retour.

Ce jour-là, dernier jour de liberté avant tant de jours de

Confrérie de la Charité de Vernon — Le chaperon et son usage.

rigueur, la loi s'est trouvée de tout temps impuissante et n'a pu empêcher que ces hommes, ouvriers pour la plupart, voués pour une année à de lugubres devoirs et à une abstinence contraire à leur nature, se livrassent à une de ces saturnales que l'Eglise tolérait autrefois à certains jours, et même dans son sein.

Dès trois heures du matin, les frères sont réunis à leur chambre; ils revêtent la robe et le chaperon des jours de fête et traversent la ville en cortége, précédés du roi des rois, et chantant le *Veni Creator*. Arrivés aux portes de la ville, ils quittent leurs rangs et prennent en toute hâte le chemin de la Grâce. Aux approches du village ils se rassemblent, se dirigent processionnellement vers l'église, où ils assistent à une messe solennelle. Une fois *Ite, missa est* prononcé, toute contrainte cesse; plus de règlement qui oblige au silence, plus d'amende infligée aux abus; un repas autorisé par les statuts, « en toute décence, en toute sobriété, sans excès d'aucune sorte, » disent-ils, réunit les frères; mais le chapelain s'est abstenu; le roi et les sénéchaux, sévères conservateurs du bon ordre, ne sont pas encore nommés, le roi des rois est un père indulgent, et nul n'est là pour rappeler à la tempérance celui qui s'en écarte.

Cependant sonne l'heure du retour; nul ne sait reprendre son rang, et bien peu marchent en droite ligne. La belle avenue de peupliers qui descend de Saint-Just est trop étroite, la grande route de Rouen à Paris n'est pas assez large. Le cliqueteur agite sa barrette et se coiffe de l'une de ses clochettes; la bannière s'accroche aux arbres, et quelques frères, bras dessus bras dessous, font entendre des chants qui contrastent d'une manière étrange avec la sainteté du costume. Le roi des rois, déjà hors d'état de supporter sa tête, trébuche et ne peut maintenir la couronne en équilibre sur le coussin de velours; un sénéchal porte son chandelier sous le bras gauche; le second tient d'une main le chandelier sans le cierge, de l'autre le cierge sans le chandelier.

Le cortége rentre ainsi à la ville, abattu, couvert de poussière, les vêtements souillés, cherchant, mais sans succès, à reprendre un ordre régulier. Toute la population est aux fenêtres; les rires et les sarcasmes se croisent d'un côté à l'autre de la rue, et la bannière à l'image de Notre-Dame, la croix, l'emblème du saint-sacrement brodé sur les cha-

Confrérie de la Charité de Vernon. — Le roi des rois.

perons, la couronne royale, rien ne préserve ceux qui les portent de la honte qu'ils ont encourue.

La confrérie rentre à la chambre, où l'élection du roi et des sénéchaux couronne cette triste orgie. Dès ce moment la loi a des défenseurs et reprend son empire; chaque frère s'agenouille et prête serment en posant la main droite sur le pied de la croix. La conscience des saints devoirs qu'il contracte dissipe les dernières vapeurs de l'ivresse : pour une année maintenant il fait vœu de tempérance et de charité.

Nous ajouterons qu'à de minimes différences près, ce que nous avons dit de la confrérie de Charité de Vernon peut s'appliquer aux corporations de même nature qui existent dans les principales villes normandes. De ce nombre nous citerons Louviers, les Andelys, Bernay, Brionne, Gisors, Pacy, Evreux, et plus des deux tiers des paroisses du diocèse de cette dernière ville.

Quelques-unes de ces Charités, peut-être de moins vieille date que celle de Vernon, s'étaient un peu éloignées de leur but; de là certaines luttes dont la presse a un instant retenti, et certaines ordonnances de Mgr l'évêque d'Evreux, qui a discipliné quelques confréries et qui a dû en interdire deux ou trois. Du reste, et nous l'avons dit plus haut, elles rendent

Confrérie de la Charité de Vernon. — Le porte-bannière.

toutes d'importants services, et leur existence est partout considérée comme un bienfait.

G. DE L.

Études de Carnaval comparé, par Cham.

LES TRAVESTISSEMENTS.

Sous la régence.

Sous la restauration.

Aujourd'hui.

ASPECT D'UN BAL MASQUÉ

En 1747.

En 1847.

STYLE DE LA CONVERSATION.

1747. — Que ne suis-je Mars, puisque je viens de reconquérir Vénus.

1829. — Mon adresse? hôtel des Gardes-du-Corps. Si vous ne venez pas, j'irai vous chercher.

1847. — Veux-tu te sauver... ...

CHAM.

Bulletin bibliographique.

Eothen, relation d'un voyage en Orient; traduit de l'anglais sur la cinquième édition. 1 vol. in-8. — Paris, 1847. *Amyot*. 7 fr. 50.

Cet ouvrage a obtenu, en Angleterre, lors de sa publication, un immense succès, qui ne peut qu'augmenter. Les septième et huitième éditions paraissent à Londres au moment où M. Amyot mettait en vente, à Paris, une traduction française. Ce succès, avons-nous le, est bien mérité. Depuis longtemps la littérature anglaise n'avait pas produit dans le genre humoristique, — le genre de Sterne, — un ouvrage aussi original et aussi distingué. L'auteur, qui s'était d'abord caché sous le voile de l'anonyme, est un avocat nommé Kinglake. Il avait fait, il y a quelques années, un voyage en Orient. A son retour, en 1845, il a raconté quelques-unes des impressions qu'il avait éprouvées, et il a donné à cette relation le titre bizarre d'*Eothen*, ou des *Pays de l'Aurore*. Son livre n'est pas, à proprement parler, une relation de voyage, bien qu'il renferme un certain nombre de renseignements positifs; c'est une œuvre littéraire, une série de fantaisies artistiques, poétiques, sceptiques et railleuses, à propos de l'Orient. Elles commencent à Semlin, se suivent, sans liaison aucune, de Constantinople à Jérusalem, de Jérusalem au Caire, du Caire à Satelieh, et se terminent brusquement dans les gorges du Taurus. Les jugements et les impressions de M. Kinglake lui appartiennent en propre. Il ne se croit pas obligé d'admirer ce que tous les voyageurs admirent; il se moque partout où il va de ce qui effraye les étrangers et les indigènes. La peste, qu'il a trouvée à Constantinople et au Caire; la peste qui, pendant son séjour au Caire, enlevait cinq à six cents personnes par jour, lui fournit surtout un texte inépuisable de plaisanteries. D'abord, il en eut un peu peur; il prenait les plus grandes précautions quand il sortait, pour ne pas toucher même les vêtements des individus qu'il rencontrait sur son chemin; mais un jour il se heurta contre un pestiféré qu'on portait en terre, et comme il n'en mourut pas le lendemain, il cessa de croire que la peste fût une maladie contagieuse; il se promena en toute liberté dans les lieux où elle faisait le plus grand nombre de victimes, et, pour se venger des terreurs qu'elle lui avait inspirées, il traça le portrait suivant des contagionistes :

« Le contagioniste n'a point de foi dans l'irrévocabilité de la destinée; il n'a point de confiance dans la Providence; il n'a point cette insouciance hasardeuse et téméraire qui pourrait lui tenir lieu d'un symbole de croyance; si quelque circonstance irrésistible le force de sortir, il voit la mort qui le guette de derrière chaque pan d'habit, il le glisse, pâle d'effroi, entre une veste meurtrière qui le menace à droite et une pelisse assassine qui, à gauche, s'apprête à l'abattre. Ce qu'il craint par-dessus tout, c'est ce qu'il devrait aimer, c'est l'attouchement d'un vêtement feminin. Les épouses et les mères quittent le lit d'un moribond pour courir rendre quelques services; cheminant dans les rues avec plus d'impétuosité que les hommes, il est moins facile d'éviter leur abordage. Pendant quelque temps, à force d'adresse et de prévoyance, le Levantin réussira peut-être à éviter cet attouchement; mais enfin, moment néfaste! une main se de linge blanc que surmontent deux grands yeux noirs humides de larmes, l'a effleuré du bout de la manche; depuis cet instant, il ne connaît plus aucun repos; toute tranquillité est bannie de son esprit; il s'acharne à penser sans relâche à ce fatal contact, et il appelle ainsi le coup qu'il redoute; il épie avec tant de vigilance les symptômes de la peste, qu'un peu plus tôt ou un peu plus tard, il ne saurait manquer de les ressentir en effet. Il se palpe, il s'examine, il se touche, il accomplit lui-même l'œuvre de l'épidémie, et lorsque l'ange de la mort, appelé de la sorte, arrive enfin, il ne trouve presque plus rien à faire; il passe sa main brûlante sur la tête de la victime; il la laisse délirer un instant; le pauvre diable se retrouve dans sa belle Provence, il revoit le cadran solaire qui ornait le jardin, théâtre des jeux de son enfance; il revoit les traits longtemps oubliés de sa petite sœur, morte en bas âge; il entend sonner toutes les cloches qui l'appelaient jadis à l'église, il promène son regard sur le monde, et il le voit tout couvert de balles de coton; bref, le cerveau du malheureux Levantin bat la campagne, et, la nuit suivante, son pauvre corps occasionne peut-être les transports de la joie la plus vive chez une famille de jackals, qui le tirent par les pieds hors du sépulcre sablonneux et peu profond où il a été jeté. »

Citons maintenant, comme un échantillon tout différent du style et de l'esprit de l'auteur d'*Eothen*, la peinture suivante des jeunes filles de Bethléem, dont il oppose la liberté innocente, enjouée, naïve, à la rigidité purement extérieure qui change les villes et les palais d'Asie en déserts et en cachots.

« Lorsque vous les verrez et les entendrez, ces filles de Bethléem, elles vous feront du bien au cœur. Ce troupeau timide s'assemblera autour de vous, bien loin d'abord; puis il approchera lentement par degrés; elles tiendront leurs grands yeux brûlants gravement fixés contre les vôtres, de sorte qu'elles verront en votre cerveau, et si vous songez à mal, elles connaîtront votre pensée avant qu'elle ait eu le temps de se développer, et, prenant la fuite, elles disparaissent en un instant; mais si votre air est assez vertueux pour exclure toute alarme, et assez vicieux pour qu'on ne vous prenne pas pour un imbécile, alors ces aimables enfants s'approcheront de vous, et bientôt l'une d'elles, plus brave que ses sœurs, se hasardera à votre côté et touchera le bord de votre habit; à l'aspect d'un danger bravé avec tant d'audace, les autres, devenues plus hardies, vous entoureront de près, et elles entameront une vive controverse sur la forme étrange de ce que vous nommez un chapeau et sur la finesse du drap qui forme vos vêtements; donnant plus de profondeur à leurs recherches, elles passeront de l'étude de votre costume à une contemplation sérieuse de votre taille élevée, de votre chevelure d'un châtain clair, de ces joues empourprées des belles couleurs de la vigoureuse santé britannique. Si elles aperçoivent vos doigts affoncés du gant, elles feront de nouveau retentir l'air des cris de surprise qui leur arracherait la comparaison de la blancheur de votre main avec les teintes lugubres des leurs; aussitôt le chef de cette troupe indisciplinée imagine un nouveau moyen; dans sa tremblante audace, elle touche, elle saisit votre main la flatte doucement de la science; elle en examine avec curiosité la forme et la couleur, comme s'il s'agis ait d'une pièce de soie de Damas ou d'un châle de Cachemyr. En vous voyant rester raisible et doux, elles pousseront toutes à la fois des clameurs d'allegresse, elles se diront l'une à l'autre que vous ne voulez faire de mal à personne, que vous êtes un lion qui ne dévore pas, un ours qui n'a nulle personne, et chacune d'elles s'emparera à son tour de votre main et la palpitante. Il en est une toutefois, la plus jolie et la plus timide, qu'épouvante tant de hardiesse; elle reste réfugiée derrière ses compagnes; mais celles-ci lui reprochent en riant sa lâcheté; elles veulent que la peur ne soit leur complice, qu'elle prenne part à leur danger, qu'elle touche aussi la main de l'étranger. Elles saisissent sa petite main, elles la tirent de force, et enfin au moment où elle tâche de se détourner, de cacher toute son âme sous le voile de ses paupières baissées, elles triomphent de sa résistance en même temps que de votre réserve, et elles unissent sa main à la vôtre. Un tremblement agite vos membres; ces jeunes étourdies, subitement effrayées, arrêtent leur rire perçant, en s'apercevant que le jeu devient trop périlleux. Aussitôt elles prendront toutes la fuite, légères et craintives comme des gazelles, mais bientôt elles s'arrêteront, et reviendront s'exposer au danger. »

Que d'emprunts non moins intéressants nous pourrions faire à ce charmant ouvrage, si l'espace ne nous manquait! Nous n'aurions que l'embarras du choix. Chaque chapitre nous fournirait un épisode digne d'être cité comme un modèle. Il y a même des chapitres que nous copierions tout entiers. Mais nous ne pouvons pas franchir les limites qui nous sont imposées. Que nos lecteurs nous croient donc sur parole, qu'ils lisent *Eothen* en anglais ou dans la traduction française, et après avoir lu, ils nous remercieront, nous avons trop de confiance en leur bon goût pour en douter, d'avoir signalé à leur curiosité toujours avide de *nouveautés*, et surtout de bons livres, un ouvrage aussi neuf, aussi original, aussi spirituel que celui de M. Kinglake, puisse le grand et légitime succès qu'il vient d'obtenir, déterminer cet avocat-littérateur à renoncer au barreau pour se consacrer exclusivement à la littérature!

Poésies de M. N. Martin. 1 vol. in-8. — Paris, 1846. *Jules Renouard*.

Que les poëtes viennent maintenant se plaindre de leur isolement, de leur abandon, du silence qui se fait autour d'eux lorsque leur voix s'élève, joyeuse ou plaintive, au milieu de la solitude! Voici un homme doué de facultés distinguées, d'un esprit délicat, d'une imagination vive, sinon abondante, d'une mémoire prompte à s'assimiler la substance des grands esprits de notre âge, mais auquel a manqué jusqu'à ce jour cette inexprimable puissance qu'on nomme l'originalité; voici cet homme qui, dès son premier pas dans la carrière, est poussé, que dis-je! est porté au succès par le groupe glorieux de nos poëtes les plus illustres.

Lorsque M. N. Martin eut publié les *Harmonies de la Famille*, petit poëme que renie la maturité de l'écrivain, M. V. Hugo lui écrivit dans ce langage pompeux qui dépasse quelquefois le but : « Vous êtes au nombre de ces nobles esprits qui entretiennent dans les provinces des foyers d'intelligence. Quand Dunkerque possède un esprit tel que le vôtre, Dunkerque vaut Paris, etc. »

Un autre aigle, planant dans l'espace, avait aussi aperçu l'humble oiseau qui chantait dans ces feuillages du Nord, M. de Lamartine lui disait, avec des expressions touchantes de bienveillance, sinon de sincérité : « Je ne sais plus poëte, mais je me souviens de l'avoir été quand je vous lis... Vous me rajeunissez de quinze ans par la voix mélodieuse que vous me faites entendre ce matin... »

Que manquait-il à ce concert d'applaudissements? que fallait-il encore pour que M. Martin reconnût avec enivrement que sa chanson matinale avait pour auditeurs les plus beaux génies de notre siècle? Une chose d'un grand prix, le mot approbateur de ce vieillard fameux qui domine de toute la hauteur de sa gloire le spectacle contemporain. Eh bien! ce précieux suffrage, l'auteur des *Poésies* l'a obtenu. M. de Châteaubriand lui a écrit une lettre qui n'a rien de banal, et qui est presque une confidence. Félicitons et remercions M. Martin d'avoir provoqué la noble et touchante profession de foi que nous venons de lire dans la préface de son volume. A coup sûr, l'auteur de *René* ne renoncerait pas au silence dont il s'entoure malheureusement aujourd'hui pour adresser la parole à un homme dont il n'estimerait pas le talent.

Après avoir énuméré les succès de M. Martin, il devient plus difficile peut-être de le louer avec mesure et sincérité. Si le jeune poëte a pris au sérieux les éloges des maîtres, il n'a besoin de rien autre chose. Notre encens aurait peu de prix désormais à ses yeux. Si, au contraire, il est assez modeste pour ne pas croire tout à fait à la bonne foi de ses généreux patrons, s'il attribue leurs encouragements à leur bienveillance plus encore qu'à son mérite, il nous met en demeure de donner à MM. de Châteaubriand, Lamartine et Victor Hugo un démenti dont nous ne nous rendrons assurément pas coupable.

Nous nous bornerons donc, pour ne rien compromettre, à recommander les *Poésies* de M. N. Martin à nos lecteurs. Il est impossible, d'ailleurs, qu'un nouveau né ne fasse pas son chemin dans le monde, lorsqu'il a pour parrains les trois plus grands poëtes de la France.

De la Lithyménie, ou Destruction des calculs vésicaux par les irrigations intra-membraneuses; par M. le docteur Dumesnil.

S'il fallait en croire certains auteurs, et Haller tout le premier, depuis longtemps on aurait résolu le problème de la dissolution des calculs vésicaux; mais le raisin d'ours et d'autres agents merveilleux, vantés par nos ancêtres, n'ont malheureusement plus les mêmes propriétés de nos jours. En revanche, s'ils ne dissolvent pas les pierres, ils déchirent la langue et les oreilles quand on prononce leur nom de *lithontriptiques*.

On dit, il est vrai, que les eaux de Vichy dissolvent les calculs ou du moins certains calculs vésicaux. Sans nier la possibilité du fait et le soulagement incontestable que ces eaux procurent aux calculeux, nous attendons pour admettre comme prouvée leur action dissolvante, qu'on ait présenté quelques observations bien authentiques de calculs reconnus avec le cathéter avant l'usage des eaux et bien positivement disparus, introuvables à un examen consciencieux après la cure. L'auteur du travail dont il s'agit ici n'a pas cru pouvoir prononcer sur la valeur thérapeutique des agents précieuses dans les temps passés avant de les avoir soumis à l'expérience. Buffon nié, dit-on, une salamandre dans le feu pour voir si elle n'y brûlerait pas, et elle y brûla; M. Dumesnil a mis des pierres dans de la décoction de raisin d'ours et dans beaucoup d'autres décoctions pour voir si elles s'y dissoudraient, et elles ne s'y sont pas dissoutes. Il y a pourtant toujours quelque chose de vrai, même dans les plus grosses bourdes; si on eût mis la salamandre sur deux ou trois charbons mal allumés, elle les aurait peut-être éteints, tout en s'y brûlant cruellement; de même le raisin d'ours de Haller et la digitale pourprée dont personne n'avait encore parlé, ont altéré jusqu'à un certain point les calculs, mais non pas de manière à mériter le nom de lithontriptiques, ce qui doit rassurer les lithotomistes et les lithotritistes, puisqu'il faut les appeler aussi par leurs noms.

On savait bien que si on pouvait mettre un calcul vésical dans un acide ou un alcali, suivant sa nature, on le dissoudrait, mais peut-être cela aurait fait le tour dans la main, et alors peu importait sa dissolution. Quant à injecter un acide ou une solution alcaline concentrée dans la vessie, c'était une opération dont les suites auraient probablement excité l'attention du procureur du roi.

Différents procédés avaient été imaginés pour isoler et envelopper les calculs dans la vessie; et lorsque M. Dumesnil présenta à l'Académie des sciences son travail et l'instrument qu'il avait fait construire, des réclamations eurent lieu sur la question de priorité; nous n'avons pas à nous en occuper; disons seulement que le travail de M. Dumesnil, adressé aux médecins et non aux gens du monde, a cependant pour ces derniers un intérêt incontestable. La plus grande partie de cette brochure porte sur les divers traitements des calculs urinaires, sur l'action des réactifs très-étendus, sur la nature des calculs au point de vue statistique, sur l'action des réactifs plus ou moins concentrés, enfin sur les causes des revers éprouvés dans les tentatives de dissolution; puis l'auteur expose son procédé et décrit son instrument. L'un et l'autre sont ingénieux, mais nous semblent d'une application assez difficile. Nous ne voulons pas cependant préjuger en mal d'une méthode qui n'a pas encore reçu la sanction de l'expérience sur le vivant. La lithotritie n'a-t-elle pas, à son début, excité le sourire et la critique même de grands chirurgiens. Accueillons les idées nouvelles, encourageons les inventeurs et ceux qui, dans leurs travaux, dans leurs communications scientifiques, cherchent le progrès de la science et non la réclame académique.

Au reste, une des grandes objections contre la lithotomie, c'est la douleur, qui, par parenthèse, est souvent presque aussi grande à la première séance de lithotritie. Maintenant que les résultats obtenus à l'aide de l'éther se confirment, ce moyen merveilleux, inapplicable à la lithotritie, rendra sans doute plus fréquentes les opérations de taille, devenues alors les moins douloureuses.

Dictionnaire des Sciences philosophiques; par une société de professeurs et de savants. Cinquième livraison. 1 vol. in-8. — Paris, à la librairie de l'Université.

Nous avons déjà rendu compte des premières parties de cette encyclopédie nouvelle, consacrée tout entière aux sciences philosophiques. On sait quelle est la pensée qui préside à ce recueil : c'est de recueillir et de classer tous les résultats du travail philosophique, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours; c'est de présenter comme un tableau complet, où se trouvent réunis les différents systèmes de philosophie ancienne et moderne, les diverses solutions successivement données aux grands problèmes que l'esprit humain se propose sans cesse. Un pareil recueil nécessite non-seulement les connaissances les plus vastes en fait d'histoire de la philosophie, mais aussi une grande habileté d'analyse, d'exposition et de critique, chaque système devant être suivi d'une juste appréciation, chaque question philosophique devant être résolue d'une manière décisive, et non laissée comme en suspens au milieu de tant de solutions contradictoires.

La société de professeurs et de savants qui a entrepris cette œuvre si difficile ne s'est pas montrée inférieure à la tâche qu'elle s'était imposée. Les premières livraisons du *Dictionnaire des sciences philosophiques* ont donné tout de suite au livre une place très-élevée parmi les publications contemporaines historiques et dogmatiques, et le nouveau volume que nous avons sous les yeux doit confirmer le succès des précédents.

Le titre seul des principaux articles contenus dans ce volume suffit à en indiquer le sérieux intérêt et l'importance scientifique. Le système complet, politique, métaphysique et moral, de Hobbes, ceux de Hutcheson, de Huet, de Hegel, de Hume, d'Héraclite, de Herder, d'Helvétius, de Jacobi, l'histoire abrégée des philosophies indienne et italienne, telle est, en résumé, la partie historique du volume. La part de la métaphysique et celle de la psychologie n'y sont pas moins riches; nous y trouvons traitées avec beaucoup de science et aussi avec beaucoup de clarté les questions difficiles de l'infini, de l'idéalisme, de l'immortalité, de l'imagination, de l'habitude, de l'intelligence ou entendement, de l'intuition, de l'induction, de l'instinct, etc., etc. Enfin, le volume comprend aussi plusieurs morceaux intéressants, qui ne sont pas proprement philosophiques, mais qui se rattachent pourtant à la science des idées : par exemple, un article sur le hasard, un autre sur les philosophes et livres appelés hermétiques, etc. Les auteurs du nouveau dictionnaire procèdent ainsi à la façon des encyclopédistes du dernier siècle, qui ne dédaignaient aucune connaissance, et donnaient volontiers place dans leur grand recueil aux notions les plus simples, qui sont les plus utiles aussi; par là leur livre offre une lecture profitable même à ceux qui ne veulent point aborder les questions philosophiques, quoique ces questions, répétons-le, soient toujours mises par les auteurs à la portée du plus grand nombre des intelligences.

Casimir Delavigne. Éloge couronné par l'Académie royale des sciences, belles-lettres et arts de Rouen, en 1846; par M. Paul-Antoine Cap. — Paris, 1847. *Dubochet, Le Chevalier et comp.*

M. Cap, l'éditeur des *Œuvres de Bernard Palissy*, le directeur des *Cent Traités pour l'instruction du Peuple*, et l'auteur de plusieurs ouvrages scientifiques et littéraires justement estimés, avait obtenu, l'année dernière, le prix que l'Académie royale des sciences, belles-lettres et arts de Rouen avait institué en faveur du meilleur éloge de Casimir Delavigne. Cet éloge vient d'être imprimé et mis en vente à la librairie Dubochet, Le Chevalier et comp. Nous l'avons lu avec un vif plaisir, et il nous a paru digne à tous égards du glorieux hommage que lui a accordé l'Académie de Rouen. C'est une intéressante étude biographique et critique.

Exercices pour habituer à la lecture des manuscrits allemands; par M. Adler Mesnard, maître de conférences à l'école normale supérieure. — Paris, 1847. *Hachette*.

Sous ce titre, *Handbuch zur Übung im Lesen deutscher Handschriften*, ou *Exercices pour habituer à la lecture des manuscrits allemands*, M. Adler Mesnard, maître de conférences à l'école normale supérieure, vient de publier un petit volume de cent vingt-huit pages, que nous croyons devoir recommander à toutes les personnes qui enseignent ou qui apprennent la langue allemande, car il leur sera d'une grande utilité pratique. C'est un choix fait avec intelligence de *fac simile* de manuscrits. Ce petit ouvrage se divise en quatre parties, consacrées : la première, à l'histoire politique de l'Allemagne; la deuxième, à l'histoire littéraire; la troisième, à la prose, et la quatrième, à la poésie. Nous regrettons seulement que M. Adler Mesnard n'ait pas cru devoir imprimer en caractères ordinaires les divers fragments des manuscrits cités, il rendrait au public les *fac simile*. L'étude de la langue écrite eût été ainsi rendue plus facile à ceux qui apprennent l'allemand sans maître.

REVUE DES NOTABILITÉS DE L'INDUSTRIE.

Pianos de H. Pape.

Nous reproduisons l'art c'e suivant, publié tout récemment par le *Journal des Débats*. Le nom du son auteur a dans le monde musical une autorité si puissante, que toute appréciation de notre part doit malheureusement s'effacer devant lui.

« Il y a vingt-cinq ans environ qu'ayant obtenu la recompense de ses travaux, M. PAPE se vit possesseur d'une belle fortune qu'il ne devait qu'à lui-même. Alors deux partis s'offrirent à lui, à savoir : persévérer dans la route qui l'avait conduit à ses résultats, en s'attachant à perfectionner seulement quelques détails des pianos, à l'exemple de plus cours de ses confrères, ou bien se reposer de ses fatigues et abandonner à d'autres ce qu'il n'est pour le plus grand nombre qu'une simple industrie, comme la fabrication des coffres de laine ou de coton. Mais Dieu n'a pas mis au monde M. Pape pour n'être qu'un industriel; il l'a fait artiste, et lui a donné la noble ambition de reculer les limites de son art et de reconstruire par de meilleurs principes un instrument dont les divers systèmes jusqu'alors mis en usage lui paraissaient défectueux. Préoccupé de cette idée, il n'aperçut pas-être pas tout d'abord les luttes qu'il aurait à soutenir contre des intérêts opposés et contre l'ignorance et les préjugés; mais on lui doit cette justice que, dans cette entreprise difficile, le courage ne lui faillit pas pour l'exécuter, et qu'il ne recula ni devant les dégoûts dont il fut abreuvé, ni devant la perte de son repos, ni devant le sacrifice d'une partie de son avoir.

Il ne s'agissait pas moins, dans ce que se proposait M. Pape, que de renverser de fond en comble le système de la construction des pianos. Les facteurs et les artistes n'y virent d'abord qu'un nouvel essai de ce qui avait été tenté à diverses époques et par divers fabricants, c'est-à-dire du frappé des marteaux au-dessus des cordes, au lieu du frappé en-dessous. Les marteaux, disait-on, tombent de leur propre poids sur les cordes; pour les ramener à leur point de départ, il faut ou un contrepoids ou un ressort; or, les contre-poids donnent de la lourdeur au clavier, et les ressorts, se fatiguant par l'usage, finissent par ne plus remplir leurs fonctions. Dans la construction des pianos avec les marteaux au-dessus des cordes ne peut conduire à de bons résultats, quoiqu'on ne puisse nier que si cela était possible, on n'en tirât des sons plus puissants à l'un mieux le mouvement et qui se mît à marcher, il exécuta ce qu'on avait cru impossible, et sut éviter les écueils dont on l'avait menacé, ses adversaires n'avaient songé qu'à des moyens vulgaires; mais dans ce chaînon intelligence de ses adversaires, il en sut trouver de fort simples auxquels personne n'avait pensé, et qui donnaient la solution du problème. Je ne redirai point ici ce que j'ai écrit il y a vingt ans dans la *Revue musicale* sur ce sujet, car moi aussi j'ai mis de la persévérance à soutenir M. Pape dans ses heureux travaux. Cependant, comme je l'étais alors, comme je le suis aujourd'hui, de la bonté de son principe; certain, comme je le serai toujours, que le beau et le bon résident dans le simple, et voyant que la simplicité devait être le résultat des travaux de cet artiste, je résolus de lui prêter le secours de ma plume pour combattre les préjugés qui s'opposaient à ses succès. J'analysai alors les combinaisons du mécanisme qu'il avait imaginé, et je fis voir combien était heureuse sa conception d'un ressort concentré qui, à peu de course, pour relever les marteaux, et dont, en effet, comprimé, depuis vingt ans, dans plus de quatre mille pianos, en a suffisamment constaté l'infaillibilité. Je démontrai enfin que ses nouvelles dispositions lui fa saient placer la table d'harmonie vers le fond de l'instrument, les cordes opérant leur tirage dans la partie droite de la caisse, et conséquemment les parois de cette caisse ne devaient pas gêner à la puissance de la traction, d'où résultaient des conditions de solidité pour l'instrument.

Force fut à la foi de céder à l'évidence des faits, et les plus obstinés furent obligés d'avouer que M. Pape est un très-habile mécanicien; cependant il lui restait encore à desirer pour la légèreté du toucher. Et véritablement ce n'est pas impunément que l'homme le plus ingénieux peut entreprendre une réforme radicale en quoi que ce soit; il n'est donné à personne d'accomplir une tâche semblable du premier coup, et ce n'est que pas à pas que nous pouvons arriver au mieux possible. Tout ne fut donc pas fini pour M. Pape après qu'il eut vaincu des difficultés que d'autres avaient considérées comme insurmontables; en l'état des choses, un nouveau problème se présentait à lui : il s'agissait de trouver dans ces conditions sous du mécanisme en dessus la plus grande force d'impulsion possible pour la production du son rendue à la plus grande vitesse d'articulation. J'ai dit encore, il y a quelques années, par quel miracle d'invention M. Pape résolut ce problème en donnant, en cette circonstance, un démenti à ce principe de mécanique, que ce qu'on *gagne en force, on le perd en vitesse, et réciproquement, et que plus un levier est long, plus il doit avoir de force*. Tout le monde sait que dans les pianos construits selon les systèmes ordinaires les touches sont de longs leviers destinés à donner une forte impulsion aux marteaux, pour la production des sons puissants; mais ces leviers, faits d'un bois léger, fléchissent souvent lorsqu'ils sont attaqués par une main vigoureuse, et laissent devoir des sons plus ou moins sens blanchis, ne leur font attaquer que deux des trois cordes destinées à chaque note, et quelquefois qu'une seule. Lors même que ce dernier défaut ne se produit pas, la puissance du son n'est point en rapport avec la force d'impulsion, parce que le ressort flechit dans sa longueur sous l'effort de la main.

A l'égard de la rapidité d'articulation, on ne l'obtient jamais sur les pianos des systèmes ordinaires que par la décatesse et la légèreté du toucher; elle est toujours plus ou moins entée dans les effets de force. Au lieu de donner le grand attrait des pianos ordinaires, qu'a fait M. Pape pour résoudre le problème dont j'ai parlé? Un petit appareil d'environ huit pouces de largeur, qui se peut porter facilement sous le bras, et qui contient les touches, les marteaux avec leurs mouvements et réappements, et enfin les plaidoires et leurs leviers! Véritable chef-d'œuvre de mécanique, où la longueur du levier est remplacée par la combinaison la plus simple et la plus heureuse pour l'impulsion du marteau, et par lequel conséquemment la force se trouve réunie à la vitesse! Dans cette belle invention, plus de double frottement; or, la multiplicité des frottements est, comme le sait quiconque connaît les premiers principes de la mécanique, une cause de destruction. Il est donc évident que par ses nouveaux efforts, M. Pape venait de donner à ses instruments des garanties de solidité qui n'existaient pas dans les autres.

Cette fois encore, il fallut renoncer à contester ce qui n'était pas contestable, et les adversaires de l'artiste furent obligés de lui faire des concessions. Cependant le succès ne ralentissait pas l'ardeur de M. Pape. Préoccupé du soin de porter à la perfection ce qu'il avait si heureusement commencé, son esprit actif et lumineux se préparait en silence à faire plus qu'on ne demandait, à dépasser en quelque sorte les limites du possible.

Ses premiers soins se portèrent vers la table d'harmonie. Tout le monde sait que ces tables sont généralement minces dans les pianos pour favoriser leur élasticité. Mais ce qui leur est favorable au moment où elles viennent d'être terminées, devient une cause de destruction à mesure que les instruments vieillissent; car on remarque alors des pores ou lous s'opérer progressivement par le tiraillement des cordes, et cet effet va quelquefois jusqu'à produire des inégalités dans la surface de la table. Alors l'élasticité disparaît, et conséquemment la sonorité avec elle. Lorsque cet effet est prévu, il est en vain qu'on réserve les trous des pointes du clavier et qu'on garnit les marteaux pour éviter les claquements et renouvoir du mollelux; le son reste terne et sourd, et bientôt se fait sentir la nécessité de renouveler la dépense d'acquisition d'un instrument.

Par la disposition du clavier ci-dessus, et par la place qu'occupent les cordes dans les pianos de M. Pape, celles-ci ne causent aucune fatigue à la caisse de l'instrument, et, par suite, les parois de cette caisse n'exercent aucune pression sur la table; ainsi cette table, libre dans ses mouvements, est et continue à rester en tout temps son élasticité et conséquemment à perpétuer la sonorité de l'instrument. Ajoutons que par le système de barrage et de tourniers prolongés en fer imaginé par M. Pape, les efforts de traction des cordes sont disposés et répartis avec tant d'égalité sur tous les points de la circulaire de l'instrument, que la liberté des vibrations, loin d'être comprimée, se développe avec toute sa puissance normale. Enfin, cette liberté dont jouit la table d'harmonie dans ses oscillations a permis à M. Pape de lui donner une épaisseur triple des tables ordinaires. De là résulte une telle intensité de son, que des pianos à queue de très-petit patron, et dont la caisse n'a pas plus de la moitié du volume de certains grands pianos renommés, les égalent au moins en volume de son, et que les grands pianos à huit octaves du même facteur sont de véritables orchestres pour la puissance.

A l'égard de certains effets délicats du toucher que désirent quelques grands pianistes, tels que la répétition la plus rapide possible de la même note, le trille le plus net, le plus brillant et le plus léger, et enfin la faculté de frapper la même note avant que la touche soit complétement relevée, on n'avait pu les réaliser jusqu'ici que par des complications de mécanisme telles, que quinze à dix-huit frottements, s'opérant pendant la production de l'effet, et que ces frottements répétés pendant plusieurs mois, suffisent pour rendre indispensables des réparations. Par un nouvel effort d'imagination, M. Pape vient de faire un miracle de simplicité en réalisant le même effet par un seul échappement, et en donnant à tout son égalité, une délicatesse d'accentuation et une légèreté qui ne laissent plus rien à desirer.

On sait que, dans les pianos des divers systèmes ordinaires, le bruit des touches qui retombent sur leurs supports n'est amorti que par une bande de molleton. Cette bande n'empêche pas qu'un bruit sourd ne se produise quand les touches se relèvent, et ce bruit devient plus sensible avec le temps lorsque le molleton a perdu son moelleux. Or le molleton se lasse davantage dans les parties du clavier dont l'exercice est le plus fréquent, et le temps arrive où le clavier ne présente plus une ligne parfaitement horizontale, parce que les touches les plus travaillées ont suivi l'affaissement du molleton. Aucun des défauts ne peut jamais se produire dans les nouveaux pianos de M. Pape, car les dispositions des pièces du mécanisme sont telles que rien ne peut jamais en altérer les fonctions; aucun bruit ne se produit après le son lorsque l'exécutant lève les mains, et jamais le plan du clavier ne peut devenir inégal.

Perfectionnant également toutes les parties de ses nouveaux instruments, M. Pape leur a donné cette qualité moelleuse et distinguée du son qu'on se plaît à reconnaître dans les meilleurs instruments, sans que le moelleux et la douceur diminuent en rien la puissance et l'énergie. En cet état, la révolution opérée par le célèbre facteur dans les principes de la construction des pianos n'est complète; rien n'y peut être désiré, rien n'y pourrait être ajouté sans en altérer admirable simplicité.

J'ignore si le public et les artistes comprendront quel est le mérite d'une conception si originale et si belle; j'ignore si l'inventeur recueillera de ses immenses travaux et de ses grands sacrifices le front qu'il a droit d'en attendre; j'ignore enfin si les préjugés et l'intrigue ne continueront point à faire méconnaître le mérite d'une œuvre conduite avec tant de persévérance jusqu'à sa perfection; mais ce que je sais, c'est que M. Pape est un homme de génie; c'est que tout ce qu'a composé le système de ses instruments lui appartient en propre : c'est enfin que ce système est le plus simple, le plus rationnel, le plus normal de tous ceux qui ont été imaginés jusqu'à ce jour, et conséquemment que c'est celui qui offre le plus de garanties de durée. J'ajouterai que lorsque le système et les inventions de M. Pape seront tombés dans le domaine public, les facteurs des temps futurs les adopteront de préférence à tout autre, car les pianos de cette espèce sont d'une construction si simple et se composent d'un si petit nombre de pièces, que la dépense de leur fabrication sera très-inférieure à celle des autres pianos, et que leur bon marché, réuni à leurs autres qualités et à leurs garanties de durée, leur fera donner la préférence sur les instruments du même genre. Alors on se plaira à rendre justice à l'inventeur, et la gloire qui lui appartient ne lui sera plus contestée.

FÉTIS père.

Pianos à queue de la maison PAPE, à Paris, rue des Bons-Enfants, 49 et rue de Valois, 10; — à Londres, Lower-Grosvenor-Street, 15; — à Bruxelles, au Begoinage.

Un nouveau modèle de ces pianos vient d'être créé par M. Pape. Réduction de format, augmentation de mécanisme et facilité extrême du toucher, tels sont les principaux avantages que présente le nouvel instrument. On sait que, depuis trente ans, c'est de la maison Pape que sont sortis les perfectionnements les plus importants dans la facture, et que ses pianos carrés à marteaux en dessus, ainsi que ses pianos-consoles, jouissent d'une réputation de supériorité rendue incontestable par la vente de plus de quatre mille de ces instruments.

Le nouveau piano à queue ne peut tarder à devenir d'un usage aussi général; car la simplicité dans le mécanisme amène évidemment solidité et réduction de prix.

L'importance qu'a prise la fabrication de ces trois formats, par suite de leur succès, a contraint M. Pape à cesser la construction des anciens modèles, et à continuer de se défaire de ceux qui lui restent encore à un rabais considérable.

Camées (PORTRAITS EN) de M. GRISPY, de Rome, rue de la Chaussée-d'Antin, 4.

Nous recommandons aux familles cet habile artiste, dont ses ouvrages ont mis au rang de nos plus habiles sculpteurs en camées. Ses portraits d'après nature sont généralement d'une grande ressemblance et d'une bonne exécution. M. Grispy tient un beau choix de camées dont les sujets sont très-variés.

Les amateurs pourront apprécier prochainement au Musée tout le mérite de M. Grispy. Il expose cette année, sous le numéro 1936, un cadre représentant cinq portraits en camées de personnages très-distingués et gravés d'après nature.

Déménagements (ENTREPRISE DE) pour Paris, la campagne, les départements et l'étranger, à la Poste aux Chevaux de Paris, rue Picale, 2.

L'Administration traite aux prix les plus modérés, à forfait ou par voiture, sur la demande faite verbalement ou par lettre non affranchie. Un inspecteur se transporte, à l'heure indiquée, chez les personnes pour prendre leurs ordres. Les bureaux sont ouverts jour et nuit.

On trouve aussi dans l'entreprise des chars à bancs à douze et seize places pour les parties de campagne.

Maison Demarson et Chardin, parfumeurs, fournisseurs du roi, rue Saint-Martin, 15.

Le rang élevé que cette maison occupe depuis longtemps dans la parfumerie parisienne nous dispense de lui consacrer un article plus détaillé; notre appréciation ne portera que sur quelques-unes de ses préparations les plus en vogue, telles que l'*eau de Cologne éthérée*, si justement appréciée pour la délicatesse de son parfum et ses qualités spéciales pour la toilette. *Le savon de la duchesse* au lait d'amandes, pour blanchir et adoucir les mains, n'a pas moins de succès que la délicieuse pommade au *beurre de cacao*, ou à la *moelle bluuche*; ils se recommandent sur la toilette de toutes les dames élégantes aussi bien que l'eau et la poudre dentifrice du docteur Offmann et l'extrait au géranium rosat, qui donne au mouchoir un parfum si distingué. MM. Demarson et Chardin ont obtenu la grande médaille de société royale d'horticulture pour la culture du géranium rosat et son emploi en parfumerie.

Extrait du rapport du jury central sur les savons Demarson. Le comité, composé de MM. le baron Thenard, président; Dumas, Payen, Bouchardat, Dumas, Brongniart, Clement Desormes, Chevreul et Gay-Lussac.

« Les savons que MM. Demarson et compagnie ont envoyés à l'exposition sont ceux qui représentent le mieux la grande fabrication dans ce genre; leurs savons de toilette, justement appréciés des consommateurs, nous dispensent d'en faire l'éloge : parfums, nuances, tout y est observé. Ces produits prouvent que MM. Demarson et compagnie connaissent la grande savonnerie, et qu'ils jouent pour ainsi dire avec les difficultés qu'elle présente. Le jury central considère ces exposants comme étant bien dignes de la médaille qu'il leur décerne. »

Papiers peints. Maison BARBEDIENNE, boulevard Poissonnière, n° 50.

La mission que nous avons acceptée de n'admettre dans notre revue que des maisons de premier ordre nous devient chaque jour d'autant plus facile à remplir que nos renseignements acquièrent plus d'exactitude au fur et à mesure que s'étendent nos investigations. Pour la spécialité qui nous occupe, notre choix a bientôt été fait; il nous était naturellement indiqué par la célébrité si justement méritée des bronzes de la société Collas et Barbedienne, que l'on a le plaisir de rencontrer dans le même établissement; aussi, n'avons-nous pas été surpris de trouver dans les salons réservés à l'exposition des papiers de tenture les mêmes conditions de goût exquis et de sentiment artistique.

Exposons d'abord à ceux de nos lecteurs étrangers qui l'ignorent ce fait incontestable et inconteste, que la France, et particulièrement Paris, est le pays où la fabrication du papier peint ne laisse plus rien à desirer sous les rapports de dessin, d'harmonie des couleurs et d'exécution. Ceci posé, disons que le mérite de M. Barbédienne ne consiste pas seulement dans le goût qui dirige son choix dans les fabriques les plus renommées, ce goût exquis le sert parfaitement encore pour faire accepter par le fabricant des dessins dont il donne l'idée. Nous devons féliciter aussi M. Barbédienne des procédés ingénieux qu'il a imaginés pour diriger facilement sa clientèle dans le choix des papiers dont elle desire faire emplète; des panneaux mobiles, de différentes dimensions et garnis de leurs bordures, baguettes, torsades ou tuyaux, sont autant de spécimens qui permettent d'apprécier à l'avance et d'une manière certaine quel sera l'effet d'un papier de tenture dans son ensemble complet, à la lumière ou en plein jour. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que les assortiments de la maison Barbedienne embrassent tous les genres compris dans ce qu'il y a de plus simple et de plus riche, de plus coquet et de plus sévère, et que, parmi ses papiers de luxe, quelques-uns sont l'imitation parfaite des plus riches étoffes de soie et de brocart d'or.

(*La suite au prochain numéro.*)

EN VENTE AUJOURD'HUI à la librairie PAULIN, rue Richelieu, n° 60. — PUBLICATION NOUVELLE.

LES MONDES

OU ESSAI PHILOSOPHIQUE SUR LES CONDITIONS D'EXISTENCE DES ÊTRES ORGANISÉS DANS NOTRE SYSTÈME PLANÉTAIRE.

PAR LE DOCTEUR F. E. PLISSON.

1 volume grand in-18 jésus vélin, format anglais. — Prix : 3 francs 50 centimes.

TABLE DES MATIÈRES. — A M. H. J. Leverrier. — Preambule. — Considérations préliminaires. — Tableau général des éléments planétaires. — PREMIÈRE SECTION : Des conditions relatives à l'état du sol et à la nature des milieux. — I. De l'état physique du sol. — II. De la nature des milieux. — DEUXIÈME SECTION : Des conditions relatives à la température et à la lumière. — I. De la température des planètes et de leur illumination. — II. De la température et de l'illumination des satellites. — III. De la température et de l'illumination des comètes. — TROISIÈME SECTION : Des conditions relatives à la durée des jours et de l'année, à la diversité des saisons et à la nature des climats. — I. De la durée du jour et de l'année dans les planètes. — II. De la durée du jour et de l'année des satellites. — III. De la différence des saisons et de la nature des climats dans les planètes. — IV. De la variété des saisons et de la nature des climats des satellites. — QUATRIÈME SECTION : Des conditions relatives aux diamètres, surfaces volumes, masses, densités, etc., etc. — I. Des diamètres, surfaces et volumes des planètes. — II. Des masses et densités des planètes, de l'intensité de la pesanteur, et de la chute des corps pesants. — III. Des diamètres, surfaces, volumes, masses, densités, etc., considérés dans les satellites. — IV. Des volumes, densités, etc., des comètes. — V. Des volumes et des masses des étoiles. — CINQUIÈME SECTION : De la civilisation des mondes planétaires. — *Conclusion*. — I. Essais de la civilisation. — II. Conclusion générale. — *Table alphabétique des matières et des auteurs cités dans l'ouvrage.*

Modes. — Travestissements.

Quoique les fêtes bruyantes de l'Opéra et des Variétés aient développé chaque année à un plus haut degré le goût des bals masqués, il était à craindre que la mode du travestissement sérieux et de bon goût ne succombât à la facilité et au sans-gêne avec lesquels chacun se confectionne sans peine et sans recherches, à l'usage de ces pandémonium dansants, un costume dont l'imagination la plus bizarre ne peut se faire une juste idée qu'après avoir vu les boillons employés à célébrer ces nuits de carnaval, bal lons qui ont pour origine l'imitation des grotesques accoutrements des types si populaires de Pantrigant Robert Macaire et de Bertrand, son digne acolyte.

Les soirées travesties qui se sont succédé cet hiver dans plusieurs des salons les plus brillants ont prouvé victorieusement que ces craintes étaient mal fondées; comme par le passé, toutes les époques et tous les pays ont été mis à contribution pour satisfaire les exigences des amateurs de costumes de caractère; et si la fantaisie s'est glissée parmi toutes ces fidèles représentations, c'est sous l'égide du goût si parfait de quelques artistes, qui, comme Eug. Lamy, Jules David, Guérard, Bouhne, etc., n'ont pas craint de consacrer leurs crayons à ces éphémères créations. Le succès de quelques quadrilles historiques nous porte à croire que de nombreuses imitations en seront faites l'année prochaine, et l'on nous a affirmé que l'attrait piquant du masque y pourrait bien être ajouté.

Tous les journaux ont parlé du bal exclusivement composé de costumes de Pierrots et de Pierrettes, donné dernièrement par le duc de Nemours; ils ont décrit la variété et la richesse des étoffes et des formes au moyen de laquelle cette uniformité avait pu être détruite; mais ce que la presse n'a pas dit, c'est que cette idée n'était pas nouvelle, et qu'elle avait déjà été mise à exécution, il y a quelques hivers, par madame O....., femme distinguée d'un de nos plus honorables officiers ministériels, qui avait imposé le *costume oriental* à tous les invités d'un bal travesti; ce costume très-facile à trouver aujourd'hui à Paris, où l'on tient, qui l'abandonne chaque jour sans raison, pourra venir plus tard en rechercher les traditions dans les ateliers de nos peintres, était cependant à cette époque assez rare pour qu'un spirituel portraitiste, qui s'était dé ranné un pen tard aux recherches nécessaires, ne rencontrât plus que le costume du Turc de carnaval, si populaire sous l'empire. Il était sur le point de renoncer au plaisir de ce bal excentrique, lorsqu'une idée lumineuse vint le tirer d'embarras. Revêtu du fez rouge à houppe de soie bleue, du pantalon à dessous de pied et de la redingote droite, où se laissait voir la décoration brillante du Nichan-Iftikar, il se présenta avec ce costume officiel des attachés à l'ambassade ottomane, et fut proclamé d'une voix unanime comme le plus seul les conditions du programme imposé par la maîtresse de la maison.

Les mois d'hiver ne se passeront pas sans une solennité de ce genre; une société d'artistes et de voyageurs se propose de donner, dans une des plus élégantes salles de Paris, un bal qui réunira les costumes brillants ou curieux par eux rapportés des divers pays qu'ils ont parcourus. D'après le programme, qui nous a été communiqué, les quatre parties du monde seront représentées à cette fête, non-seulement par leurs modes, mais aussi par leur musique et par leurs danses. Nous espérons bien faire faire à nos abonnés un voyage aussi amusant qu'instructif à travers cette multitude de costumes nationaux.

Postillon et Pierrette. Espagnols sous Philippe IV. — Mousquetaire Louis XV. — Amazone régence. Prince persan. — Grecque moderne. — Cupidon pompadour. — Page moyen âge.

Principales publications de la semaine.

RELIGION, PHILOSOPHIE.

Histoire du clergé de France, depuis l'introduction du christianisme dans les Gaules jusqu'à nos jours; par J. Bousquet. T. Ier. Un vol. in-8 de 484 pages. — Paris, Pillet aîné.
L'ouvrage aura 3 volumes.

SCIENCES ET ARTS.

Histoire de la Peinture flamande et hollandoise; par Alfred Michiels. 3 vol. in-8 de 964 pages. — Paris, Renouard.
L'ouvrage aura un quatrième et dernier volume.

Les Peintres brugeois; par le même. Un vol. in-12 de 310 pages. Extrait de l'ouvrage précédent.

Études théoriques et pratiques sur le Code civil. Première série; par A. Hubeaux. Tomes I et II. 2 vol. in-8 de 804 pages. — Paris, Marescq.

Des bains de mer. Guide médical et hygiénique du baigneur. Ouvrage divisé en quatre parties; par M. G. Lecœur (de Caen). 2 vol. in-8 de 904 pages. — Paris, Labé.

Hygiène physique et morale des prisons, ou de l'influence que les systèmes pénitentiaires exercent sur le physique et le moral des prisonniers, et des modifications qu'il y aurait à apporter au système actuel de nos prisons; par Aug. Bonnet, D. M. P. In-8 de 160 pages. — Paris, Just Rouvier.

Études sur les chevaux français et sur l'amélioration des races communes, du développement de la proposition faite au congrès central agricole; par M. Fouquier d'Herouel. In-8 de 156 pages. — Monreau, à Saint-Quentin.

Annuaire de l'état militaire de France pour l'année 1847, publié sur les documents du ministère de la guerre, avec autorisation du roi. Un vol. in-12 de 920 pages. — Strasbourg, madame veuve Levrault; Paris, Bertrand.

Notions élémentaires de balistique, appliquées aux armes à feu portatives et aux principales bouches à feu; par M. Thiroux. Un vol. in-8 de 276 pages, avec 3 pl. — Versailles, Montalant-Bougleux.

BELLES-LETTRES.

Correspondance inédite de Mabillon et de Montfaucon avec l'Italie, contenant un grand nombre de faits sur l'histoire religieuse et littéraire du dix-septième siècle; suivie des lettres inédites du père Quesnel à Maglia-Bechi, bibliothécaire du grand-duc de Toscane Côme III, et au cardinal Noris, accompagnée de Notices, d'éclaircissements et d'une table analytique; par M. Valery. 3 vol. in-8 de 1288 pages. — Paris, Labitte.

Lucrezia Floriani; par Georges Sand. Première édition. 2 vol. in-8 de 648 pages. — Paris, Dessessarts.

Le prince Francisque Rakotzi; par D. Farbe d'Olivet. Tomes I et II. 2 vol. in-8 de 712 pages. — Paris, Passard.
L'ouvrage aura 4 volumes.

HISTOIRE.

Mémoires de la Société royale et centrale d'agriculture, sciences et arts du département du Nord. Séant à Douai. 1845-1846. Première série. Tome XI. Un vol. in-8 de 640 pages, avec 14 pl. — Douai, Adam d'Aubers.

Études sur l'Algérie et l'Afrique; par Bodichon, docteur médecin à Alger. In-8 de 264 pages. — Alger, chez l'auteur.

La Guerre en Afrique; par Auguste Dugat. Un vol. in-8 de 252 pages. — Paris, Dauvin et Fontaine.

On s'abonne chez les directeurs de Poste et aux Messageries, et chez tous les principaux libraires de la France et de l'Étranger.

NANCY, mademoiselle Gonet, Grimblot, Pfeiffer; — NAMUR (Belgique) Leroux; — NANTES, Burolleau, Guéraud, Petitpas, madame Pottin, Serre; — NAPLES (Italie), Pellerano; — NEUFCHATEL (Suisse), Gerster; — NEVERS, Morel; — NEW-YORK (États-Unis), Gaillardet; — NICE (Piemont), Visconti; — NIMES, Girard; Niort, Ecuyer; — NOUVELLE-ORLEANS (États-Unis), Herert.

ODESSA (Russie), Sauron, Villietti; — ORLEANS, Gatineau.

PAU, Lafont; — PERIGUEUX, Bavlé; — PERONNE, Trépant; — PERPIGNAN, Alzine, Julia frères; — PITHIVIERS, Sangevin; — POITIERS, L'Etang, Pichot; — PORENTRUI (Suisse), Victor Michel; — PORTO (Portugal), More.

REDON, Dubois; — REIMS, Brissart-Binet, Quentin-Dailly; — REMIREMONT, Durlez; — RENNES, Deniel, Verdier; — ROMORANTIN, Gross; — ROCHEFORT, Boucard, Fleury, Penard; — ROUROY, Binet; — ROME (Italie), Merle; ROTTERDAM (Hollande), Krammers, Van Reyn Snock; — ROUEN, Edet, François, Lebrument.

SAINTES, Bourbaud, Pathofon; — SAUMUR, Dubois, Javaud, Niverlet, Thiolet; — SEMUR, Mignot; — SENLIS, Billot, Regnier; — SENS, Sepot; — STOCKHOLM (Suède), Bagge, Bonniez, Metzger; — STRASBOURG, Derivaux, Treuttel et Wurtz; — SAINT-ERTUUC, Grenier et Sapur; — SAINT-CALAIS, Peltier-Voisin; — SAINT-DIZIER, Despories; — SAINT-ETIENNE, Delarue; — SAINT-GERMAIN-EN-LAYE, Dupée; — SAINT-LO, Rousseau; — SAINT-MALO, Garuel; — SAINT-OMER, Legier, Tumerel-Bertram; — SAINT-PETERSBOURG (Russie), Dufour et compagnie, Hauer, Issacoff; — SAINT-QUENTIN, Dolov.

(*La suite au prochain numéro.*)

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

L'abonnement nous traite bien — Faveur pour faveur; qui lira verra.

Jacques DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de Lacrampe fils et Compagnie, rue Damiette, 2.